

Instantanés

Claudio Magris

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM

CLAUDIO MAGRIS

Instantanés



L'ARPEUTEUR

CLAUDIO MAGRIS

Instantanés



L'ARPEUTEUR

L'Arpenteur

Collection créée
par Gérard Bourgadier

dirigée
par Ludovic Escande

Claudio Magris

INSTANTANÉS

TRADUIT DE L'ITALIEN PAR
JEAN ET MARIE-NOËLLE PASTUREAU

GALLIMARD | L'ARPEUTEUR

À mon père et à ma mère

... prendre, en passant, tout ce qui peut
s'offrir inopinément...

ALBERT LONDE,
La Photographie instantanée,
1886

La colombe et l'aigle à deux têtes

Dans le jardin public de Trieste, au pied d'une statue représentant une Italie à demi nue avec un aigle à deux têtes sur les épaules — symbole de l'empire des Habsbourg abattu pendant la Première Guerre mondiale et transformé en un gibier de choix que l'on passe à la casserole —, il y a une colombe morte. Elle est étendue pattes en l'air, avec un œil gonflé de sang coagulé et à demi sorti de son orbite. Six ou sept pigeons débouchent d'un buisson et s'approchent à la queue leu leu en sautillant ; ils lui montent dessus l'un après l'autre, tandis que le groupe reste à regarder, et quand ils sont sur elle battent frénétiquement des ailes tout en ouvrant et refermant sans cesse le bec. Ce viol nécrophile dure chaque fois très peu de temps, à l'évidence les pigeons sont expéditifs en la matière ; en revanche certains reviennent se placer en bout de file et quelques secondes plus tard, quand c'est de nouveau leur tour, répètent l'opération. Il y en a qui, avant de se dégager de ce corps de plus en plus dépenaillé et informe, allongent et replient leur cou et donnent quelques violents coups de bec à la tête immobile et piétinée en visant surtout l'œil blessé qu'ils réduisent de plus en plus en bouillie. Au bout de quelques minutes, le groupe s'éloigne et disparaît dans un parterre de pensées. Un pigeon reste en arrière, s'arrête et, soupçonneux, fixe la scène d'un œil dilaté et rigide comme celui d'un cadavre.

17 avril 1997

L'aubergiste et sa guerre

Dans les auberges aussi on parle de la guerre en Serbie et, par extension, de la guerre en général. Derrière son comptoir, le patron d'une auberge située au pied de la colline San Giusto à Trieste donne son point de vue. Lui aussi il l'a faite, la guerre, en 44-45, mais il ne pourrait pas vraiment dire pour qui et contre qui. Les Allemands l'avaient arrêté et, après quelques semaines de prison, lui avaient présenté une alternative : être déporté en Allemagne ou collaborer avec eux. Après avoir opté pour la seconde solution — on ne peut choisir que le moins pire, dit-il, jamais le meilleur —, il avait été chargé de surveiller une voie ferrée, avec d'autres, parmi lesquels un charcutier romain, qui lui avait appris à quelle température on doit conserver les différents types de charcuterie.

Le long de cette voie ferrée il ne s'était rien passé ; une fois seulement il avait aidé une femme, chargée d'une très lourde valise, à la traverser et à escalader de l'autre côté le talus escarpé. Mais parfois, le soir, les partisans appliquaient et se mettaient à tirer contre la caserne où il logeait avec ses camarades, et qui était d'ailleurs une *osmiza*, une maison-auberge sur le Carso. Heureusement, le charcutier avait une mitraillette qui arrosait abondamment ; lui, par contre, il lançait quelques grenades par la fenêtre, mais à l'aveugle, en se tenant au fond de la pièce pour ne pas servir de cible et sans voir où elles tombaient. Vers le matin les partisans se retiraient et eux, ils se préparaient quelque chose à manger puis allaient dormir un peu. Fait prisonnier par les partisans qui avaient fini par se rendre maîtres de l'auberge-caserne et emmené menottes aux poignets à un commandement en Slovénie, il avait été reconnu, dans le village, par la femme qu'il

avait aidée à traverser la voie ferrée ; libéré, il avait été enrôlé par les partisans qui l'avaient affecté à la cuisine, ce qui lui avait permis d'apprendre les rudiments de son futur métier d'aubergiste.

C'est un homme généreux, qui a un sens inné de la solidarité. Pour les funérailles, à la cathédrale San Giusto, des trois journalistes de la RAI assassinés à Mostar, c'est lui qui a fait parvenir la plus grosse couronne, alors qu'il ne les avait jamais rencontrés. Comme ça, par générosité : « J'peux pas leur offrir un coup à boire, alors... » Quand je lui demande si, pendant les assauts donnés à cette maison où les Allemands les avaient cantonnés, il y avait eu des morts, il me répond : « Nooon », étonné par ma question. Mais il ne se serait pas scandalisé plus que ça si c'était arrivé, à lui-même au besoin. Mourir fait à l'évidence partie des risques du métier de vivre. Comme l'a dit un écrivain polonais, Stanisław Jerzy Lec — qu'il n'a pas lu, mais avec qui sans le savoir il est entièrement d'accord —, vivre est très dangereux, on en meurt.

5 mai 1999

Un mort bien encombrant

Dans une salle comble, à Budapest, se tient un colloque littéraire. À un certain moment on entend dans la foule des voix alarmées qui demandent un médecin. Un vieux monsieur, en complet bleu, chemise blanche et faux col, vient de s'affaïsser, inanimé et le teint terreux, sur une chaise. On ouvre les fenêtres, quelqu'un appelle une ambulance, on emporte l'homme dans une pièce attenante et on le couche sur un divan. Sur l'estrade, les organisateurs et les orateurs se regardent, embarrassés et ne sachant que faire, partagés entre le respect pour la vie et donc (le cas échéant) pour la mort, le devoir qu'ils ont à l'égard du public, l'impulsion automatique qui pousse à mener à bien ce qu'on a commencé, la vanité d'entendre louer son livre et pour chacun la crainte, si le pire devait se produire pendant qu'il est en train de parler, de passer pour quelqu'un qui porte la guigne. Plus d'un sans doute souhaite, si ça doit arriver, que ce ne soit pas là, mais ailleurs, à l'hôpital et peut-être seulement le lendemain.

Rassurantes quoique prudentes, des nouvelles venant de la pièce voisine, de plus en plus positives, incitent à reprendre les travaux qui, après un moment de gêne, retrouvent progressivement aisance et brio, et se concluent sur la satisfaction prévue. Après le colloque, il y a un riche et succulent buffet dans un autre salon où en quelques minutes tout le monde se rue pour s'empiffrer. Dans la cohue on reconnaît soudain aussi le vieillard qui peu de temps avant semblait moribond et qui maintenant, parfaitement remis — sans doute d'une crise d'hypoglycémie —, se goinfre de *palačinki* et de *cotechino*, debout, ballotté par la foule, les mains chargées de verres et d'assiettes en carton.

L'un des conférenciers fronce les sourcils en le voyant, indigné peut-être que son exposé ait été interrompu pour un petit malaise de rien du tout ; pour interrompre à bon droit un écrivain tel que lui il faut un motif sérieux, par exemple quelque chose qui ait justement à voir avec la mort ou du moins avec son éventualité, et non un trouble insignifiant, sans commune mesure avec l'importance et le poids de ses livres. La mort ne devrait pas jouer de ces tours. En tout cas, on ne peut pas s'émouvoir deux fois en très peu de temps ; si le petit vieux venait à mourir maintenant, avec ce gâteau au chocolat entre les mains, cela ne provoquerait pas la même émotion que deux heures auparavant. Même pour une célébrité, c'eût été une grande malchance de mourir juste après Versace ou Lady Di, à un moment où le sirop sentimental dont on s'était abreuvé avait épuisé pour quelque temps les réserves de liquide lacrymal.

14 juin 1999

Treize mille huit cent soixante-dix-neuf soirs

Le banquier allemand Hilmar Kopper quitte sa femme Irene, après trente-huit années de mariage, pour se mettre en ménage avec Brigitte Seebacher, veuve de Willy Brandt. Il n'y aurait rien à dire, si le banquier, président du Conseil de surveillance de la Deutsche Bank, n'avait pas, pour justifier son abandon du domicile conjugal, fourni une explication involontairement hilarante : au lieu de se taire — puisque après tout cela ne concernait que sa femme et lui —, ou de dire tout au plus que son histoire avec Irene était finie, comme peuvent finir et parfois finissent les histoires même intenses et durables, et qu'il convenait d'en tirer les conséquences, il a proclamé : « Je veux faire ce que je veux et être enfin libre. Et si le soir je n'ai pas envie de manger, je veux pouvoir ne pas manger. »

Pauvre président, quelle vie misérable il a dû mener jusqu'ici, s'il a attendu trente-huit ans pour relever la tête, si pendant 13 879 soirs il a accepté d'avaler des morceaux qui lui restaient en travers du gosier. Il faut souhaiter que dans son activité bancaire, à haute responsabilité, il montre plus de détermination. Si Irene a été une telle plaie d'Égypte, le président ne doit pas avoir une grande expérience des femmes et de l'amour pour ne pas s'en être aperçu à temps. Et il doit en avoir encore moins si elle ne l'a pas été et qu'il ne sait pas comprendre l'aventure, la liberté, le jeu, le risque, l'intensité de l'existence partagée, la confiance croissante avec laquelle on s'abandonne à l'autre, l'odyssée que constitue le fait de vivre, de dormir, de vieillir et surtout de découvrir et d'aimer le monde ensemble. Ce président inexpérimenté ne sait apparemment

pas partager l'existence sans obéir et, se considérant soudain comme libre, il tape du pied comme un enfant en répétant : je veux, je veux, je veux ! Mais qu'est-ce qui lui assure que Mme Brigitte Seebacher ne va pas elle aussi le manger tout cru, puisqu'il se laisse mener par le bout du nez ?

Les déclarations de cette dernière, qu'on croirait sorties d'un photo-roman, sur le coup de foudre et la vie qui est si belle, ne sont guère prometteuses. Et pourtant Brigitte Seebacher a été l'épouse de Willy Brandt, l'homme qui a combattu le nazisme et s'est agenouillé dans le ghetto de Varsovie... Comme l'écrit Baudelaire dans *Les Fleurs du mal*, en parlant d'Andromaque, la veuve d'Hector, le héros troyen, de sa vie de captive et d'exilée après la chute de Troie et de son nouveau lien avec le modeste Hélénus, « Veuve d'Hector, hélas, et femme d'Hélénus ».

19 juillet 1999

À la galerie Castelli

New York, octobre 1989, 420 West Broadway, chez Leo Castelli. Sa galerie est l'un des cœurs et des lieux sacrés de l'art du monde entier, c'est elle qui a découvert, promu et parfois créé le pop art, et plus généralement plusieurs des écoles et des courants majeurs de l'art contemporain. C'est un jour un peu particulier ; la galerie, comme beaucoup d'autres dans la ville, est en deuil pour protester contre la sentence d'un magistrat qui a condamné un artiste — ou peut-être une exposition ou une performance — pour obscénité. Les tableaux — tous ces tableaux que les visiteurs raffinés viennent voir des quatre coins du monde et dont ils s'approchent comme d'objets de culte — sont drapés de noir ; des carrés et des rectangles accrochés aux murs, cachés par le même tissu noir, tous identiques sauf par leurs dimensions. La galerie est évidemment déserte ; ceux qui la fréquentent sont des gens avertis, généralement bien informés de ce qui se passe dans ce temple du postmoderne et de tous les post possibles et imaginables ; ils savent donc que ce jour-là on ne pourra voir aucun tableau.

Assis sur une banquette, Marisa et moi bavardons avec Castelli. Il est aimable, paternel et affectueux, avec une pointe de mélancolie dans sa distinction de grand monsieur de la vieille Europe qui, peut-être parce qu'il est si profondément enraciné dans une mémoire culturelle pluriséculaire — lui, Juif triestin aux ascendances plurinationales devenu un roi à New York —, a su flairer, dénicher, encourager, accompagner, imposer le Nouveau, un Nouveau parfois déconcertant et aux antipodes de cette vieille civilisation qu'il incarne jusque dans ses gestes calmes et dans les traits de son visage. Ileana Sonnabend, son ex-épouse et toujours

grande amie qui l'a initié à l'art et au marché de l'art, et que nous allons également saluer, est une fascinante symbiose personnelle de vieille Mitteleuropa et de vaste monde où surgit le futur. Nous parlons de Trieste, d'amis communs, de livres, de nos enfants, de nos cafés de prédilection dans différentes villes.

À un moment donné entre une jeune femme, une visiteuse. N'ayant pas entendu parler de la protestation, elle croit se trouver devant une exposition, proposée peut-être par une nouvelle école de peinture. Elle s'arrête devant chaque tableau, c'est-à-dire devant chaque morceau de drap noir, s'en éloignant et s'en rapprochant pour mieux l'observer, elle s'assied et prend soigneusement des notes ; cette peinture jamais vue auparavant semble lui plaire et la convaincre. Castelli me regarde un instant avec un soupçon d'embarras, puis nous recommençons à parler de choses d'autrefois, pendant que la visiteuse poursuit sa découverte d'une nouvelle tendance artistique.

12 septembre 1999

Être avec ou coucher avec ?

De la terrasse on voit toute la ville, ses lumières dans le noir vineux de la nuit, les douces courbes des coupoles et des collines au sein de l'obscurité. Le *small talk*, autour des tables dressées dans les règles de l'art pour un dîner que l'on veut parfait, se perd parmi les tintements des verres et des couverts, se fond en un bruissement indistinct, les propos et les voix sont interchangeable, ils appartiennent à tous et à personne, histoires vécues par quelqu'un qui est assis à côté de moi mais qui pourrait très bien être arrivées au convive d'en face, murmure diffus et agréable à l'oreille. Chacun pourrait être à la place d'un autre ou être un autre, derrière le masque du rôle social le visage marqué par les années est plus ou moins le même ; devant un cocktail, hommes et femmes sont tous égaux comme devant l'amour et la mort, recrutés du destin en rang dans leur uniforme.

« Ah oui, dit ma voisine à quelqu'un, ça a dû se passer quand j'étais avec Federico. » Donc cette femme aux cheveux noirs coiffés en un mouvement ascendant et au doux regard de myope est l'une de ces personnes, hommes ou femmes, qui « sont avec », verbe triste et fatal. Parmi les choses qui distinguent la vie sentimentale des êtres humains il y a aussi la différence, modeste mais non négligeable, entre ceux qui ont la vocation de « coucher avec » et ceux qui ont plutôt celle d'« être avec ». La première expression comporte beaucoup plus de dignité morale que la seconde. « Coucher avec » dénote un éros franc et honnête, qui ne promet pas fausseté, ni à soi-même ni aux autres, de durée, pas plus qu'il ne fait semblant de partager le bien et le mal de l'existence — comme s'il s'agissait d'un mariage ou d'une union totale,

profonde et durable — et qui, justement à cause de ce désenchantement avoué, peut aussi faire naître une tendresse, une affection, une amitié destinée à durer au-delà d'une brève rencontre.

« Être avec » est souvent au contraire l'autotrompeuse parodie du mariage, cela signifie partager l'existence pour six mois ou pour un an, mais avec toutes les obligations et les règles du mariage : fidélité réciproque *pro tempore*, couple identifié comme tel qu'il faut inviter ensemble, vie commune, parenté à terme incluant les beaux-parents, simulation mélancolique quoique sincère de n'être qu'une seule chair, incapacité de vivre seul. « Être avec » est bien différent de refaire sa vie ou de fonder une nouvelle union sentimentale quand la précédente a échoué ou a pris fin, interrompue par l'incompréhension, par la mort, par l'incompatibilité ou par le désamour. « Être avec » est la programmation, consciente et inconsciente, d'une succession prévisible de minimariages.

Ma voisine a un beau visage tendre et hardi ; sur sa bouche n'apparaît pas ce pli amer creusé par la suffisance agressive ni cette dureté répulsive souvent sculptée, dans certains milieux, par l'habitude et surtout par le désir de souligner son appartenance à la classe des maîtres. Avec ce visage, que l'on devine capable de passions et de tendresse, cette femme mériterait un vrai compagnon ou bien l'amant d'un soir, plutôt qu'un fiancé, comme on appelle en général celui « avec » qui on « est », en ayant recours à un mot qui, déjà en tant que prélude au mariage d'autrefois, avait quelque chose d'un peu fade.

3 décembre 1999

Couple (libre ?) au congrès

Valable pour deux. Souvent l'invitation à un colloque étend l'accueil dans un hôtel haut de gamme, offert comme il se doit à l'orateur plus ou moins illustre, à une personne qui éventuellement l'accompagnera. Autrefois cette invitation présupposait le lien conjugal entre celui qui était appelé à rompre le pain du savoir et la personne qu'il souhaitait amener avec lui ; c'étaient les conjoints légitimes qui en bénéficiaient, en général les épouses et plus rarement les maris, vu que les hommes jusqu'à ces dernières années étaient très majoritaires dans la classe intellectuelle.

Aujourd'hui cette prédominance masculine n'existe plus, ou existe beaucoup moins ; dans certains secteurs de l'activité culturelle le rapport s'est parfois inversé et le rôle du parasite ou de la pièce rapportée revient souvent aux hommes, qui bientôt, pour mériter la chambre dans l'hôtel de luxe et les dîners officiels sophistiqués quoique souvent insipides, seront obligés de déployer quelque activité annexe ou de prendre quelque initiative susceptible d'animer les intervalles entre les communications et les conférences, tâche qui autrefois, en de semblables occasions, incombait aux épouses, surtout dans les congrès médicaux, les femmes de médecin constituant la tribu la plus diligente et entreprenante du peuple des accompagnants. Le sort de l'humanité étant de progresser, elle s'est émancipée du lien absurde entre une hospitalité de deux nuits et six repas et le sacrement ou le contrat de mariage ; c'est à juste titre qu'aucun secrétariat d'aucun colloque ne demande plus si la femme ou l'homme qui accompagnera celui ou celle qui va tenir la conférence est préalablement passé avec lui ou elle devant un prêtre portant l'étole ou un adjoint du maire ceint

de l'écharpe tricolore.

On ne voit pas, en effet, le rapport qui pourrait exister entre un mariage et une bonne bouffe ou une soirée de gala. Il est licite, et à raison, d'amener avec soi une compagne ou un compagnon, catégorie du reste de plus en plus représentée et destinée à surpasser en nombre celle des personnes mariées. Un nouveau progrès — dont le destin réside dans la nécessité d'aller toujours de l'avant et non de revenir en arrière, comme le dit le mot lui-même — a aboli l'obligation tacite et conventionnelle de la différence de sexe entre participants officiels et accompagnants ; un conférencier peut amener indifféremment avec lui une femme ou un homme et une conférencière peut arriver avec un homme ou bien avec une femme. Ici le progrès est réel et indéniable, puisque l'arrêt de la discrimination face à l'homosexualité a libéré ou est en train de libérer l'humanité de souffrances et d'exclusions cruelles.

Pour ceux qui n'aiment pas les tabous, il reste peut-être cependant un pas à franchir. Dans un couple invité, qu'il soit hétéro ou homosexuel, l'accompagnant semble être toujours tenu, pour mériter l'hospitalité, de partager le lit de l'orateur de l'un ou l'autre sexe. Personne, certes, ne le demande explicitement, mais le présupposé tacite, c'est qu'entre le conférencier ou la conférencière et celui ou celle qui l'accompagne il y ait une relation sexuelle. Autrefois quelqu'un de convenable, de respectueux des conventions sociales n'amenait avec lui officiellement qu'un conjoint légitime, alors qu'aujourd'hui il arrive en compagnie de n'importe qui, mais à la condition que cette personne partage son lit et soit considérée — tacitement ou non, mais sans l'ombre d'un doute — comme son partenaire sexuel. Une amie qui occupe un poste important dans une grande banque me raconte que, lorsque cette dernière organise une convention et que ses dirigeants sont invités avec leur conjoint, si elle, qui est célibataire, manifeste l'intention d'amener quelqu'un, on lui demande d'un ton hypocrite s'il s'agit de son compagnon, auquel cas il n'y a aucune objection.

Mais pourquoi — un dîner ou un concert n'ayant rien à voir avec un mariage, mais rien non plus avec la sexualité — cette restriction et ce formalisme bien-pensant, non moins discriminatoires et attentatoires à l'intimité de la vie privée que ne le serait un accueil strictement réservé aux époux légitimes ?

Pourquoi un homme ou une femme ne pourrait-il pas être accompagné(e) d'un cousin avec qui il aime bavarder, un(e) camarade d'école ou de bistrot, un copain de régiment, un voisin qui lui est sympathique, le marchand de journaux du coin de la rue, la caissière du bar avec laquelle il plaisante volontiers mais avec qui il n'a aucune envie de coucher, un curé qui raconte de curieuses et intéressantes histoires de missions en Afrique ou n'importe qui d'autre qu'à l'occasion il ou elle souhaiterait avoir à son côté ? Les seuls accompagnants sexuellement neutres qu'on admet semblent être les enfants et peut-être les petits-enfants, la famille résiste encore ; mais il s'agit d'une liberté trop limitée.

Le caractère officiel de la relation sexuelle ou du moins le besoin qu'elle soit officielle est un formalisme bien-pensant et rétrograde. Les États de l'Union européenne seront tenus, sur la base d'une toute récente directive, de reconnaître formellement la vie commune des personnes qui, libres de se marier ou pas, décident de ne pas le faire. Le discours est différent pour ceux qui ne peuvent pas contracter de mariage à cause de l'existence de liens antérieurs, mais que pour une raison ou une autre ils ne parviennent pas à dissoudre, et qui doivent être aidés dans leur volonté de reconstruire une union correspondant au mariage pour eux impossible. Ces cas mis à part, on pourrait se demander si dans les autres il n'existe pas une contradiction : si deux personnes estiment préférable, comme c'est leur droit, de ne pas se marier, autrement dit de ne pas impliquer l'État dans le sentiment et le désir érotique qu'ils éprouvent l'un pour l'autre, il est un peu curieux qu'en même temps elles réclament que l'État s'intéresse au lien qui les unit ; c'est un peu comme ne pas vouloir s'abonner au théâtre, quoi de plus légitime, mais exiger de ce dernier des places réservées au parterre.

Mais au nom de quoi devrait-on ne pas reconnaître la vie commune de deux — ou, pourquoi pas, de trois ou de cinq — personnes qui, en dehors de tout lien sentimental, s'organisent pour vivre ensemble ? Ou bien, pour être protégées — par exemple en ce qui concerne la propriété d'un logement ou la reconnaissance du travail effectué pour contribuer à la gestion du quotidien —, devraient-elles déclarer qu'elles s'adonnent à une sexualité de groupe, en espérant peut-être — au cas où ce ne serait pas dans

leurs goûts — ne pas être obligées d'en faire la démonstration devant une commission de contrôle dûment accréditée ? Pourquoi l'assistance économique due de par la loi et à juste titre à une personne en cas de vie commune ne devrait-elle subsister qu'en présence de rapports sexuels ? S'il n'y a pas d'enfants — car alors la situation serait bien entendu totalement différente —, on ne voit pas pourquoi les rapports sexuels devraient intéresser la collectivité plus que les liens d'amitié.

Lorsque la vie sexuelle a trop besoin d'être officialisée, consacrée et reconnue socialement, on tombe dans le conformisme typique des sociétés radicaloïdes, qui exigent à la fois des transgressions et un consensus social, et sont un parfait exemple de philistinisme intolérant dans ses tabous formels : il est licite de planter là sa famille mais il n'est pas permis de quitter au bout d'une heure ou deux un dîner pour aller dormir tôt si on est fatigué. Ces invitations de couple peuvent par ailleurs servir aussi de signaux utiles. L'un de mes amis, par exemple, sait en tirer parti, quand on l'invite pour la seconde fois avec la même partenaire à un dîner un peu prétentieux, il comprend que c'est le moment de prendre le large et de rompre — ou de ne pas entamer — ladite liaison.

22 mars 2000

Oublier les couleurs

Oublier les couleurs ? Via Bramante, à Trieste, presque en face de l'immeuble où Joyce a vécu, on lit, peinte à grands traits décidés en caractères d'imprimerie, cette invitation péremptoire : « OUBLIE LES COULEURS ! » Ça fait une impression bizarre quand on revient de la mer et des îles du Kvarner, où l'été triomphant allume et estompe toutes les teintes de la gloire et de la nostalgie, le miel et l'or de la lumière, l'indigo et le turquoise de l'eau, le rose chair et le rouge des lauriers, le noir de la nuit si noir qu'il semble bleu. Pourquoi oublier plutôt que retenir ces couleurs sans âge, qui pour un instant font se sentir immortel ? Peut-être que l'auteur inconnu de l'inscription répondrait que c'est justement pour ça qu'il est bon de les oublier, parce que cet éclair d'immortalité et d'éros fait ressentir plus amèrement, comme une morsure, qu'on est mortel et que l'éros l'est aussi, et que le noir et blanc est donc plus supportable, mieux adapté à la grisaille du vivre. À moins que cette exhortation à l'oubli signifie que ces couleurs ne sont que mensonge, vulgaire carte postale, dépliant touristique vantant de faux paradis, promesses factices de vraie vie, roman rose camouflé en poème d'amour. Il se peut aussi que l'inscription ait été tracée au sortir d'une altération hallucinogène pendant laquelle les couleurs avaient pris une intensité insoutenable.

Peut-être au contraire ce graffiti est-il l'œuvre d'un savant, qui prévient que les couleurs n'existent pas, qu'elles ne sont que des longueurs d'onde de la lumière que le cerveau, interprète peu scrupuleux, traduit simultanément et improprement en perceptions chromatiques. Pas de bleu ciel, donc, pas d'amarante ni de vert, mais des nombres, des signes mathématiques abstraits qui

mesurent ces longueurs d'onde ; oublier alors les couleurs, comme on oublie les contes de l'enfance démentis par la réalité. L'auteur anonyme a en tout cas d'illustres confrères et prédécesseurs, poètes, savants et philosophes, qui ont discuté des couleurs, de Goethe à Steiner et à Wittgenstein. Goethe s'en prendrait certainement à lui, comme il s'en est pris à Newton et à ses formules, en défendant avec acharnement la vérité des sens et de leur expérience. Le rouge et le bleu sont des longueurs d'onde différentes de la lumière qui parvient à nos yeux et à notre cerveau, longueurs quantifiables numériquement, mais voir le rouge et le bleu, les regarder, spectacle enchanteur, pâlir dans la nuit commençante, ce n'est pas moins réel que ces chiffres ; c'est un événement concret de notre vie et du monde. Un corps aimé aussi est une somme d'innombrables atomes invisibles, mais voir et toucher ce corps est une expérience non moins objective que le dénombrement de ces atomes.

Ne pas oublier les couleurs, donc, mais tout au contraire se souvenir de chacune de leurs nuances, de leur moindre chatoiement. La langue, malheureusement, n'est pas assez riche pour rendre la diversité de leurs gradations. *L'Atlas des couleurs DuMont* énumère — et reproduit — neuf cent quatre-vingt-dix-neuf teintes distinctes, mais est obligé de les dénommer par des combinaisons de chiffres, vu qu'aucun dictionnaire ne peut lui venir en aide. Mais la poésie est là aussi et surtout pour nommer les choses, c'est-à-dire pour créer leurs noms ; il doit bien y avoir dans le monde plusieurs centaines d'écrivains capables, chacun, de trouver un nom pour l'une de ces nuances. Et peut-être, qui sait, que l'auteur de cette inscription sur un mur de Trieste en fait partie ; il doit aimer les couleurs pour s'être laissé aller à ce dur rejet, les invectives aussi, c'est connu, font partie du langage des amants.

5 septembre 2000

Le profane et le sacré

Dans un bar de Stockholm, à la tombée du soir. Dehors, il ne fait pas complètement nuit : la lumière s'attarde encore, limpide et poignante, nostalgie indéfinissable qui semble ne pas vouloir se dissiper. Dans le bar il y a de jeunes Italiens, romains pour la plupart ; des lycéens de terminale, à ce que je crois comprendre, qui participent à un voyage scolaire, peut-être à titre de récompense. Naturellement ils sont en quête de jeunes Suédoises. L'un d'eux, grand et gros, plus hardi et exubérant que les autres, en tient une sur ses genoux. D'abord affectueuses, les caresses réciproques se font de plus en plus osées, sans que la présence des autres jeunes assis autour et qui de temps en temps interviennent dans leur dialogue verbal et gestuel ne semble gêner le moins du monde les deux qui sont en train de s'enflammer. À un certain moment la jeune fille, en se serrant contre son ami, découvre sur sa poitrine, sous la chemise, une médaille, elle la prend en main, la regarde et dit, en la montrant du doigt : « Marie ! » La main du garçon ressort en un éclair de dessous la robe de la jeune fille et assène immédiatement une tape légère mais décidée sur les doigts féminins qui tiennent la médaille, tandis qu'il s'exclame avec sévérité : « Qu'est-ce que c'est que ces manières ? La Madone ! » Et c'est ainsi que l'éducation catholique, profondément empreinte de ce culte marial notoirement mal vu des protestants nordiques, rétablit la distance entre le profane et le sacré.

12 novembre 2000

Chiffres en folie

La photo — que quelqu'un a envoyée au journal — est partielle et ne rend pas justice au tableau de la réalité offert par l'image entière. Toutefois, de même qu'un petit échantillon de tissu peut révéler lors d'un examen histologique l'état général de santé d'une personne, peut-être aussi qu'un fragment de feuille de papier ou de tableau noir — comme celui qui apparaît sur cette photo prise dans un amphithéâtre de l'université de Trieste où se déroule une réunion de département — peut donner l'image d'une situation. Cette vignette bourrée de chiffres, de lettres, de signes mathématiques, de flèches, de sigles, de petits cercles, de parenthèses et de ratures est le détail d'un visage, comme pourraient l'être les lèvres de la Joconde. Dans le cas présent, c'est un détail du portrait de l'université italienne d'aujourd'hui. Il ne s'agit pas de calculs faits bizarrement à la main par quelque chercheur travaillant sur l'équation de Schrödinger ou projetant un nouveau type de réacteur. Ce sont les chiffres et les opérations auxquels, depuis des mois, se consacrent avec une fureur compulsive les professeurs des différentes facultés de l'université italienne et qui absorbent en grande partie l'activité des organes académiques, des départements, des cycles d'étude et des conseils d'université.

Il s'agit en d'autres termes d'une de ces séances frénétiques au cours desquelles on calcule, comme l'impose la réforme des universités, quelle partie de ce qu'on appelle les crédits de formation doit être affectée à une discipline et quelle partie à une autre, comment répartir les crédits que l'on obtiendra pour les deux années de spécialisation et quelle somme allouer à l'épreuve finale

de telle ou telle matière, tout cela en vue d'augmenter de quelques sous les fonds à affecter à tel institut ou à telle discipline. On se crêpe le chignon pour savoir comment établir — je cite au hasard un document parmi tant d'autres du même type — « la fraction de l'emploi du temps global qui doit être réservée à l'étude ou aux autres activités de formation de type individuel en fonction des objectifs spécifiques de la formation avancée et du développement d'activités formatives à fort contenu expérimental et pratique ». Les réunions universitaires se transforment en loteries survoltées. Des ménades assoiffées de crédits de formation et des bateleurs de foire se jettent sur le tableau noir ou griffonnent furieusement sur des feuilles et des feuillets où ils additionnent, soustraient, multiplient, divisent, fractionnent des crédits à ôter ou à ajouter, en jubilant quand ils parviennent, en vertu d'astucieuses alliances sur le terrain, à rogner le capital de crédits d'un collègue qu'ils ont dans le nez. Un crédit qui change d'affectation, c'est l'ivresse de la victoire, une colonne de chiffres s'écroule comme une muraille, ouvrant une brèche à l'envahisseur. Les combats et les décomptes se poursuivent au téléphone quand chacun est rentré chez soi ; des heures et des heures de lignes encombrées pour nouer des alliances, déplacer des sommes allouées, ajuster des cursus, multiplier les licences spécialisées qui poussent comme des champignons.

Dans la salle de réunion, les chiffres résonnent comme à la moudre dans un café. Comme au café, les attitudes sont diverses. Il y en a qui se passionnent et crient à pleins poumons. Il y en a qui s'excitent presque sexuellement. Il y en a qui sont bien contents de toutes ces bagarres, parce que ainsi il ne reste plus de temps pour les choses qu'on devrait vraiment faire — lire, étudier, préparer des cours et des expériences — et que cela annule toute différence entre quelqu'un qui maîtrise vraiment son domaine et quelqu'un qui est incompetent. Les bœufs seraient ravis de blablater à qui mieux mieux dans d'interminables congrès de sexologie, car aussi longtemps qu'il ne s'agit que de pérorer, il n'y a pas de différence entre le bœuf et le taureau. Il y en a qui écoutent, intimidés, il y en a qui n'écoutent pas, qui ne comprennent rien et se félicitent de ne rien comprendre ; il y en a qui — tout en détestant cette logorrhée — s'efforcent consciencieusement de la comprendre et de

faire même de l'absurdité le meilleur usage possible dans l'intérêt des études et des étudiants ; il y en a qui en profitent pour ne rien faire du tout. Et d'autres qui commencent à comprendre que la numérologie, censée révéler un chemin de vie, mène à la folie.

1^{er} avril 2001

Une foule pour personne

L'instantané est ancien et m'a été transmis par un collègue du protagoniste — victime ou bénéficiaire — de l'épisode, qui me l'a raconté. Illustre mathématicien se consacrant à des études ultraspecialisées et très ardues, accessibles seulement à quelques rares initiés, ce dernier avait été invité à occuper pendant un an une chaire dans une prestigieuse institution interdisciplinaire, le Collège de France, qui voit se succéder dans ses amphithéâtres les plus grandes célébrités internationales du savoir scientifique et humaniste. Déjà le titre du cours annoncé avait de quoi décourager les incompetents en la matière, soit la quasi-totalité des milliards d'habitants de la Terre, à l'exception d'une poignée de génies disséminés qui sait où, en sorte que le chercheur, qui s'attendait à n'avoir que très peu d'auditeurs, resta stupéfait, lors de sa leçon inaugurale, de se retrouver face à trois ou quatre cents personnes. Naturellement il ne fit aucune concession à l'illustre public, non qu'il méprisât sottement les profanes ignorants, comme tant de pseudo-aristocrates hermétiques dont on révere la parole et qui souvent sont plus incultes que les masses qu'ils méprisent, mais simplement parce que le sujet qu'il traitait ne permettait pas de simplifications vulgarisatrices.

Persuadé qu'il s'agissait d'un malentendu, il s'attendait, pour sa deuxième leçon, à ce que la foule se soit volatilisée. Au contraire, à chaque leçon, elle est plus nombreuse. À un certain moment, intrigué, il demande à une dame, assise au premier rang et qui a tout de l'habituée assidue aux conférences, si le sujet et son développement ne sont pas trop difficiles, ne présupposent pas trop de connaissances sophistiquées hors de portée d'un auditeur

moyen. La dame lui répond, d'un air angélique : « Ah, je ne sais pas, nous, on est là parce que dans cette salle, à l'heure suivante, il y a le cours de Roland Barthes, et sinon on ne trouverait pas de place. »

Et c'est ainsi que ce mathématicien, pendant toute l'année, donnera ses leçons devant une foule énorme qui ne s'intéresse absolument pas à lui. Il semble que la chose ne lui ait pas déplu. Certes, la perfection aurait été d'avoir l'assurance absolue que dans cette salle noire de monde il n'y avait pas un seul individu qui soit venu pour lui. Son discours aurait atteint de ce fait une inaccessible dignité métaphysique et aurait acquis, grâce à tous ces gens à la recherche d'une place assise, une liberté vertigineuse, une absurdité glorieuse, la possibilité de dire devant tout le monde n'importe quoi, même les choses les plus insensées et les plus extravagantes. Au lieu de cela, le doute d'avoir ne serait-ce qu'un seul auditeur authentique entrave cette liberté, fait s'évaporer la gigantesque et enivrante bulle de savon ; elle oblige le professeur à descendre de ce nuage d'irréalité, à revenir sur terre, à se conformer à nouveau aux règles établies, à donner, c'est ce qu'on attend de lui, une excellente leçon, à tenir comme chacun, dignement, méritoirement, son rôle sans éclat sur la scène du monde.

Au fond, ce qui est arrivé dans cet amphithéâtre n'est pas très différent de ce qui se produit plus ou moins, même si c'est en général moins flagrant, dans presque toutes les conférences, pendant lesquelles personne n'écoute personne et donc chacun parle à personne. On s'assoit, on adopte un air sérieux et noblement intéressé comme on met une cravate, et on s'abandonne au flot vaporeux de ses pensées comme l'orateur s'abandonne à celui de ses paroles. Mais combien d'autres fois, et pas seulement dans des salles de conférences, on se parle sans s'écouter et on passe l'un à côté de l'autre, étrangers et lointains, tout de suite engloutis par la foule en ayant laissé mourir une possibilité de rencontre, d'amitié, d'amour.

Il n'est pas dit que les littéraires, comme celui de l'heure suivante dans cette salle, soient mieux compris, quand ils séduisent et chatouillent le public, que ce mathématicien. La seule différence, c'est que, alors que tous ceux qui sont là se rendent compte qu'ils ne comprennent rien aux formules mathématiques — et donc

savent au moins qu'ils ne savent pas —, tous ou presque croient comprendre les métaphores les plus tarabiscotées, prenant le vague titillement des papilles de l'intellect provoqué par le feu d'artifice des images pour de la compréhension — et donc ne savent même pas qu'ils ne savent pas et ne comprennent pas. Quoi qu'il en soit, dans un cas comme dans l'autre, on sort satisfait d'avoir participé à quelque chose d'important et fermement décidé à renouveler l'expérience la semaine suivante, même si on est content que pour ce jour-là ce soit terminé. Quel soulagement pour tout le monde, orateur et auditeurs, quand se termine une leçon.

14 février 2002

Portrait de groupe avec juriste endormi

La vénérable Académie, qui réunit nombre d'illustres personnalités des arts et des sciences, tient sa séance solennelle. Le président résume l'activité de l'année écoulée, rend hommage aux membres décédés et salue les nouveaux élus ; il lit des messages de vœux, annonce les prochaines initiatives, fait le point sur la situation financière. On est en début d'après-midi, dans l'air règne la lourde torpeur des plaines danubiennes, et le repas a été copieux. À côté de moi, un éminent juriste s'endort discrètement ; ses bras croisés et sa tête pensivement inclinée pourraient tout aussi bien indiquer qu'il est absorbé dans ses réflexions et peut-être que les autres, plus éloignés, ne s'aperçoivent pas de son assoupissement. Étant son voisin, je vois son visage se relâcher comme si ses différentes parties se laissaient aller, chacune pour son propre compte, et qu'on n'avait plus affaire à un visage, mais à la juxtaposition fortuite d'une bouche, d'un nez, de joues, de paupières. L'ordre de « rompre les rangs » ne va pas retentir tout de suite ; la répétition générale de ce moment, qui pour chacun de nous se fait de plus en plus fréquente au fil des ans, l'anticipe mais aussi l'exorcise en y mettant les formes.

Je regarde ce visage endormi, si vulnérable. Peu à peu il semble perdre son individualité, ses traits distinctifs, et devenir le visage de n'importe qui, de tout le monde et de personne, générique et inexpressif comme celui de certaines statues néoclassiques dans les jardins. Je connais bien mon voisin endormi, je connais son histoire, ses passions et ses manies ; je sais quelles femmes lui plaisent, ce qu'il pense de Dieu et du droit de grève. À présent je ne retrouve rien de tout cela sur son visage ; le sommeil a tout effacé,

comme des eaux en crue qui décolorent les inscriptions sur les murs. Il lui a retiré son identité, la conscience, tout ce à quoi il croit, les bonnes manières ; il l'a restitué aux rêves, à l'inconscient. Mais il ne semble pas l'avoir libéré d'un masque de devoirs, de conventions, de censures, d'impératifs, de superstructures que, comme on est enclin à le penser, la conscience ou un surmoi imposerait et superposerait à la libre et sauvage vérité des profondeurs, à ce qu'il y a d'unique, d'absolument singulier dans les désirs de chacun. En le restituant à l'inconscient, le sommeil semble lui avoir ôté ce qui lui appartenait le plus indiscutablement ; il lui a laissé un masque presque interchangeable avec celui de n'importe qui d'autre. La mort et le néant sont le royaume de l'égalité, ils effacent les différences ; peut-être qu'au fond de chacun de nous règne cette opacité indistincte.

Peu après, le temps de la digestion étant passé, l'air plus frais et les discussions réveillent mon collègue qui, sans attirer l'attention, remonte de l'abîme et revient aux rites et aux tracasseries de la vie, pâle résurrection. Autour de ses yeux enfoncés et ensommeillés il y a, pendant quelques instants, cette ombre qui, dans une nouvelle d'Andreïev, effrayait ceux qui rencontraient Lazare sorti du tombeau. Mais il suffit de se frotter les yeux, lifting artisanal et plus que suffisant, et tout se remet en place, le visage est prêt de nouveau à jouer la comédie quotidienne. « Sommeil et longue vie » était le salut augural des indigènes des îles Samoa.

26 mars 2002

Nous parlerons

Cette année encore, comme depuis plus de vingt ans, nous sommes retournés dans le petit village au milieu de ces bois dont le destin, depuis des siècles, est de marquer de précaires et tenaces frontières entre empires, républiques ou royaumes que l'Histoire a emportés l'un après l'autre sans effacer les sillons qui les ont séparés. Mais cette fois-ci, pour nous recevoir pendant quelques jours dans la pension de famille au bord de la forêt, Ida est seule. Toni — son mari, l'aubergiste, le patron — est mort il y a quelques mois, à un âge d'ailleurs respectable, comme celui des arbres autour de la maison. Ida nous accueille, nous montre notre chambre habituelle, raconte la mort de Toni et d'autres changements intervenus au cours des douze derniers mois.

Au bout d'un moment, je m'aperçois que notre conversation est plus longue que toutes celles que nous avons eues avec elle les années précédentes. C'est même la première fois qu'elle parle vraiment avec nous. D'habitude elle nous saluait, préparait la chambre et s'éclipsait pour ne réapparaître qu'à l'heure des repas, quand elle apportait les plats. Dans l'intervalle, elle avait coupé et ramené du bois, balayé le sol, lavé et repassé le linge, donné à manger aux poules et aux lapins, étendu les draps et mis le couvert ; souvent elle était même descendue faire les courses au village. Après les repas, elle débarrassait la table, disait quelques mots et disparaissait dans la cuisine pour faire la vaisselle. Elle ne racontait jamais rien ni n'exprimait aucune opinion.

C'était lui, Toni — dont l'unique tâche était de verser de temps en temps un verre de vin, au bar, à quelque occasionnel et rare client de passage —, qui parlait, qui donnait son avis, qui racontait

avec vigueur, intelligence et précision. Il parlait de son service militaire à l'époque du fascisme, dans les Abruzzes, de son retour à pied après le 8 septembre¹, de la guerre des partisans dans les bois ; il commentait la politique locale et mondiale. Dans ses paroles passaient des destins et des visages, des idées et des convictions, des images de changements qui ont marqué l'Histoire et auxquels il avait assisté, passivement mais consciemment, depuis plus de trois quarts de siècle. Je savais ce qu'il avait fait et où il était allé, ce qu'il pensait de la politique, de l'univers et du Père éternel.

Mais d'elle, Ida, je ne savais presque rien ; il ne lui était jamais venu à l'esprit de donner son point de vue sur l'univers, non plus qu'à nous de le lui demander. Et maintenant au contraire, tout à coup, avec la mort de son mari Ida était devenue un sujet, un interlocuteur, une autorité, elle était devenue quelqu'un. Elle s'adressait à nous avec la familiarité de toujours mais plus seulement en se limitant aux quelques mots nécessaires, elle se montrait au contraire diserte et loquace. Elle avait vécu contente avec son homme, qui était gentil et affectueux, mais dans son ombre. À présent cette ombre n'était plus là et elle aussi était visible à la lumière du jour. Elle était sincèrement attristée par la mort de son Toni, mais cette mort lui avait donné une indépendance, une dignité jusqu'alors inconnues d'elle. Sa condition paysanne ne lui avait pas offert ces possibilités de revanche dont jouissent souvent les femmes dans le mariage bourgeois traditionnel aujourd'hui mis à mal, cette tyrannie exercée sur l'homme dans les détails du quotidien qui ne confèrent pas à la femme une autonomie réelle, mais plutôt ce pouvoir de rabaisser que parfois les serviteurs ont sur leur maître, sans pour autant cesser d'être des serviteurs — le mâle, dans ce cas, reste sultan, même quand il est peu à peu réduit à n'être qu'un eunuque, résigné à se consoler en se goinfrant de nourriture.

Pour Ida n'a jamais existé la possibilité de ces revanches qui avilissent autant celles qui les mettent en pratique que ceux qui les subissent. Elle n'a pas été une servante maîtresse, autrement dit une harpie ; elle n'a été qu'une servante et a de ce fait conservé l'obscur dignité des esclaves, de la soumission endurée par nécessité et sans hystérie, des animaux mis au joug et des soldats obligés de marcher tous au pas et en uniforme, et qui sont bien

moins banals que les officiers qui leur hurlent des ordres. Maintenant Ida a toute la dignité que donne la responsabilité. C'est elle qui gère l'auberge et sa propre vie ; c'est elle qui, comme tout être libre, a des choses à dire. Nous parlerons, dit-elle, un de ces soirs nous parlerons.

26 janvier 2004

1. 8 septembre 1943 : proclamation de l'armistice par Badoglio, au nom du gouvernement italien. *(Toutes les notes sont du traducteur.)*

Les banquiers et le diable

L'instantané, cette fois, est un écran de télévision grâce auquel je comprends enfin comment tant de banques ont pu être assez imprévoyantes pour se mettre gaiement en route vers la faillite. L'émission, à vrai dire, ne s'attarde pas sur la grandeur et la misère du système bancaire, mais sur des inepties telles que le satanisme, ses cultes et ses adeptes plus ou moins ésotériques, scories dont il vaudrait mieux ne pas parler car elles font partie de ces choses qui — comme le dit un proverbe viennois — ne méritent même pas d'être ignorées, car les ignorer, c'est déjà trop, cela risque de leur conférer une importance disproportionnée. Le mystère — des choses dernières et de celles de tous les jours, de l'univers physique et de l'univers mental, des grandes questions métaphysiques et des ambiguïtés de la vie et de notre cœur — n'a rien à voir avec les pitreries faussement hiératiques de ceux qui font le noir dans la salle afin que, ne voyant plus rien, on croie qu'il s'y trouve, caché, qui sait quel fantôme ténébreux. Le vrai mystère religieux, dit Chesterton, est placé dans une lumière nette et limpide, il se présente avec clarté dans sa complexité.

Les prétendus initiés aux ténèbres sont soit des mystificateurs, soit des gens qui se sont laissé mystifier, soit les deux à la fois. Les parapsychologues et les occultistes qui se vantent d'accomplir des miracles grâce à des forces paranormales se sont bien gardés, par crainte d'être démasqués, de relever le défi de Silvan, le célèbre prestidigitateur — grand expert en son domaine et capable de réaliser des tours incroyables —, qui les avait invités à accomplir leurs actes de magie en sa présence. Malheureusement Silvan n'avait pas l'autorité du pape Sixte Quint, qui, dit-on, ayant eu vent

du culte superstitieux d'un crucifix qui aurait sué du sang, se rendit en grande pompe devant cette image, non plus vénérée comme il se doit mais profanée par l'idolâtrie, et s'agenouilla en disant : « En tant que Christ je t'adore », puis, s'étant relevé, ajouta « en tant que morceau de bois je te brise », et lui asséna des coups de bâton, faisant ainsi apparaître, à ce qu'on raconte, une éponge imbibée de sang.

Dans cette émission de télévision on parle avec insistance — sans citer de noms, naturellement, l'ésotérisme exige le secret — de banquiers de premier plan qui participeraient à des rites sataniques, à des messes noires, à des liturgies diaboliques et ainsi de suite, peut-être en singeant des cultes d'autres civilisations qui dans leur contexte ont un sens mais qui, recyclés ailleurs, sont dénaturés comme ces objets sacrés réduits au rôle de bibelots dans les intérieurs des *parvenus**¹. Il y a quelques heures encore, je croyais que les banquiers s'occupaient de finance ; la plupart d'entre eux honnêtement et quelques-uns, comme cela arrive dans les meilleures familles, en escroquant les autres. Évidemment, si au lieu de cela ils s'adonnent à ces diableries imbéciles, on comprend qu'ils se laissent posséder par le premier filou venu. Si le vrai responsable des déboires subis par tant d'entre nous est ce Satan de pacotille, j'ai bien peur qu'il n'y ait pas d'espoir pour nous autres épargnants, car je ne crois pas qu'il soit solvable.

1^{er} mars 2004

1. Les mots en italique suivis d'un astérisque sont en français dans le texte.

Embryons orphelins

Sur trente mille embryons congelés en Italie — rapporte Margherita De Bac¹ — quatre cents « orphelins (dont on ne trouve pas les géniteurs ou qui n'ont pas été reconnus) doivent être apportés dans une banque prévue à cet effet, à l'IRCCS de l'Ospedale Maggiore de Milan, et il s'agit maintenant de décider si et comment on doit les utiliser ou les détruire ». Ceux qui ont pris l'initiative de séparer le destin des orphelins de celui des autres font peut-être partie de ces gens qui apprécient les livres faciles et tonitruants ; ils pourraient avoir lu, par exemple, *Freakonomics* de Steven D. Levitt, un pamphlet arrogant qui exprime les idées les plus conventionnelles et les plus inhumaines sur ces problèmes. Levitt est un jeune économiste encensé de l'école de Chicago, berceau de l'anarcho-libéralisme ultra. Un auteur à succès qui, ainsi que le rappelle la quatrième de couverture, « séduit (ou presque) jusqu'à George Bush ». Dans ce livre, comme dans d'autres parus précédemment, Levitt considère l'avortement comme une mesure providentielle contre la criminalité, en ce qu'il élimine les enfants non désirés et donc — à son avis — de probables futurs criminels (comme si tout mal-être produisait inmanquablement de la délinquance, comme si, de ce fait, il était juste d'éliminer les plus démunis et comme si les avortements étaient toujours et exclusivement pratiqués dans des situations existentielles dramatiques). Si on va par là, les cyclones, les tremblements de terre et les épidémies devraient eux aussi être considérés comme des mesures bénéfiques contre la criminalité, surtout quand ils frappent des pays musulmans, éliminant ainsi qui sait combien de futurs terroristes islamistes. Il faudrait un Flaubert

pour commenter avec pertinence de tels raisonnements.

Souvent l'injustice cruelle et l'absence d'humanité ont un envers féroce et amèrement comique, surtout quand elles se dissimulent derrière une rationalité en apparence aseptique et fonctionnelle. Cette dernière se révèle en réalité furieusement irrationnelle ; une mauvaise farce, une parodie de la vie et de ses raisons qui déforme le visage de l'homme en une grimace grotesque, en un de ces masques qui font peur et qui en même temps font rire. Si on pense que la recherche scientifique légitime le sacrifice de quelques embryons, comme celui de quelques soldats dans une bataille, pourquoi choisir précisément ces quatre cents-là parmi trente mille ? Et d'abord, au grand embarras des partisans de l'avortement, cela revient à considérer implicitement les embryons comme des êtres humains dont certains, du fait qu'ils sont privés de parents, sont destinés, pense-t-on, à avoir une vie plus malheureuse et donc doivent être éliminés en priorité. Sur la base d'un tel critère, si un devin indiquait, parmi les trente mille congelés, lesquels seront les plus riches et lesquels les plus pauvres et donc les plus exposés à l'adversité, on pourrait éliminer les futurs pauvres.

Cette information montre comment se trouve souvent dévoyé et perverti le très juste concept de qualité de la vie ; au lieu d'essayer de donner une qualité de vie décente à ceux qui n'en bénéficient pas, on les élimine. Bell, l'inventeur du téléphone — à moins que Meucci ne l'ait précédé —, proposait de stériliser les sourds-muets, évidemment inutiles à la téléphonie. Outre la difficulté d'établir ce que c'est qu'une qualité de vie acceptable et qui doit décider si elle l'est ou pas, se profile la vision horrible, dostoïevskienne, d'un monde dans lequel « tout est permis » et où l'irrationalité la plus monstrueuse se travestit en rationalité comptable, tel un corps ensanglanté sous une chemise bien propre. Les orphelins de l'existence exposés à cette hygiène sociale sont très nombreux : multitudes souffrantes et affamées, damnés de la terre attendant l'ouragan qui les emportera.

8 janvier 2006

1. Journaliste au *Corriere della Sera*, spécialisée dans les questions de médecine et de bioéthique.

Une tête de Méduse renversée

À Istanbul, au coin nord-est de la Citerne Basilique, avec la fraîcheur de sa mystérieuse eau souterraine et la symétrie — inquiétante comme toute symétrie — de ses douze rangées de colonnes dans l'ombre, deux de ces dernières reposent sur de grandes têtes de Méduse, l'une couchée et l'autre à l'envers, avec leur chevelure entremêlée de serpents et leurs yeux qui, selon la légende, pétrifient celui qui les regarde, parce qu'ils expriment la sombre et insoutenable horreur d'exister. Quand Justinien, au VI^e siècle, fit construire la basilique, les marbres des sculptures païennes furent à l'évidence utilisés comme de simples matériaux de construction, peut-être aussi pour le plaisir d'humilier les divinités antiques.

Mais il est peut-être juste et bon que la colonne chrétienne, dans son élan ascensionnel, s'appuie sur la féroce Gorgone, sur la reine du chaos inconscient et ténébreux ; contenue par la colonne qui la domine et s'élève, l'obscurité des profondeurs ne peut pas se répandre comme un fleuve en crue. Elle reste à l'intérieur de ses digues, mais continue à porter l'esprit qui se tend vers le haut et, freinée et maintenue à sa place, à le nourrir de son énergie vitale, à lui infuser cette force pulsionnelle sans laquelle il serait abstrait et exsangue, désert d'une pureté fausse et autodestructrice, terre aride qui n'est plus irriguée par l'eau de la vie dont parle l'Apocalypse. Ce n'est pas par hasard que l'un des plus grands hymnes chrétiens, le *Veni Creator*, demande que nos sens soient illuminés, et non réprimés.

Cette structure verticale est aussi la stratification des civilisations qui se sont succédé au cours des âges, sans qu'une telle

succession implique nécessairement un progrès ou un ordre hiérarchique, peut-être plutôt seulement un amoncellement de mondes et de façons de voir le monde qui se superposent, comme des couches de terre et de feuilles mortes, sans jamais disparaître définitivement ni être dépassés. Les coupoles islamiques recouvrent un univers qui n'est pas seulement turc ou musulman, mais aussi grec, latin, byzantin, génois, vénitien, traditionaliste, moderniste ; un creuset et un mélange de cultures, de langues, de religions. Là-dessous, avec sa tête couchée ou renversée, la Méduse, plutôt que de pétrifier, fait un clin d'œil.

21 décembre 2006

La malédiction du numéro vert

Un instantané, cette fois, plutôt sonore que visuel, en dépit du chromatisme de son titre. Si notre esprit était capable de s'ouvrir à des considérations métaphysiques et de transcender sa situation personnelle, les numéros verts du téléphone ne le mettraient pas en rage, comme il advient immanquablement, mais lui conféreraient une sérénité philosophique. Mais nous avons le cœur mesquin, et les mille tracas du quotidien — lave-vaisselle qui fuit, plombier qui ne vient pas, clefs qu'on ne trouve plus, voisins bruyants, carrosserie amochée, portable égaré, sans parler de la carte de crédit piratée — comptent, pour l'humeur, bien plus que la prière du matin, qu'un événement funeste ou réconfortant dans une zone de guerre, qu'un poème sublime découvert par hasard, qu'une heure d'amour qui ne suffit pas à nous empêcher de recommencer à râler dès l'heure suivante.

Pour le véritable philosophe, les numéros verts devraient être une consolation, en ce qu'ils constituent l'une des rares démonstrations du caractère irremplaçable de l'homme. En effet ce vert téléphonique qui se substitue à l'interlocuteur humain et devrait, tel un feu vert, ouvrir la voie et permettre d'atteindre l'objectif de l'appel angoissé est un obstacle : au lieu de laisser passer l'infortuné qui essaie de se renseigner pour trouver une solution à son problème, il l'introduit de force dans un labyrinthe d'itinéraires qui reviennent sur eux-mêmes et le renvoient d'un couloir, c'est-à-dire d'un numéro, à un autre, en le ligotant à son appareil tel un naufragé agrippé à une bouée plus lourde que l'eau et qui l'entraîne vers le fond. Le numéro vert, venant s'ajouter au drame domestique qui nous a conduit à y avoir recours, va finir par

nous échauffer la bile au suprême degré, et contribuer ainsi de façon déterminante à la journée noire que le destin nous avait réservée.

Quand nous composons un numéro, un préjugé archaïque imprimé dans nos gènes nous induit à penser qu'il y aura au bout du fil une personne, quelqu'un de notre espèce, homme ou femme, à qui nous expliquerons ce que nous voulons. Sans aller jusqu'à exiger la voix de « ces demoiselles du téléphone » autrefois immortalisées par un film sirupeux, on voudrait entendre au moins une voix humaine. Et au lieu de cela on tombe de plus en plus souvent sur une voix digitale, verbe aseptisé et neutre qui ne s'incarne pas et ne répond pas à votre requête, mais vous propose un choix difficile entre différents numéros, à taper pour faire parvenir à quelqu'un votre appel au secours. Des numéros dont l'un devrait correspondre à votre besoin, mais il est souvent difficile à identifier, car la vie et ses embûches sont variées et pas toujours clairement réductibles aux quatre ou cinq catégories correspondant à ces numéros, que le référent non humain à l'autre bout du fil vous enjoint d'appeler. En outre, on n'a pas toujours la rapidité de réflexes indispensable pour évaluer l'éventail des numéros proposés pendant que la voix de cet être vert métallique les débite à toute vitesse, de sorte que quand elle est en train d'énumérer les compétences du numéro 3, on a déjà oublié celles du numéro 1.

Alors on retéléphone et on attend de nouveau, le temps passe et le problème urgent devient de plus en plus insupportable ; une demi-heure s'écoule, une heure, celle de votre mort se rapproche un peu plus, et ce néant dans lequel se consume une part, fût-elle minuscule, de votre vie en est l'éloquent précurseur. La situation se fait plus dramatique lorsque, en plus de cela, il est difficile d'identifier, parmi les catégories préétablies énumérées mécaniquement au téléphone, celle dont relève le problème qui vous tourmente, alors vous cherchez fébrilement à joindre un être humain, un mortel comme vous, pour lui expliquer votre cas. Joindre un humain est très difficile ; quand les lignes, presque toujours occupées, sont enfin libres, elles transmettent automatiquement votre appel à une autre voix métallique qui dévide une autre liste de numéros.

Et quand on a enfin une personne au bout du fil, et qu'on lui

explique son problème, celle-ci, comme il arrive chez les mortels, bien souvent n'est pas en mesure d'apporter une réponse, car la vie, dans sa diversité et son irrégularité, est plus complexe non seulement qu'une machine, mais aussi que l'homme, fait à son image et ressemblance. Du reste ce rare interlocuteur humain disparaît bien vite dans la roulette des numéros. Et tout cela n'est rien en comparaison de ce qui arrive quand, par exemple, on perd un bagage à l'aéroport Kennedy de New York, que l'on téléphone au numéro compétent et qu'une voix enregistrée vous dit à toute vitesse de vous adresser à tel numéro si vous arrivez d'Europe, à tel autre si vous venez d'une ville des États-Unis et à d'autres encore selon la compagnie aérienne avec laquelle vous avez voyagé, numéros qu'on ne parvient même pas à mémoriser ni à noter, tandis que le téléphone — non pas vert mais payant — interrompt la communication. Les humanistes peuvent se réjouir, même si la valise perdue pèse plus lourd que leur credo philosophique, d'avoir une preuve que la machine ne remplace pas encore l'homme, en l'occurrence un employé du téléphone en chair et en os.

Il ne s'agit pas de critiquer le progrès et la technique, qui allègent considérablement notre vie, du moins quand nous faisons partie des privilégiés qui peuvent en profiter ; l'automobile, le linge et le lave-vaisselle libèrent l'existence de beaucoup d'esclavages, ils permettent de cultiver son esprit, qui autrement serait vaincu et abruti par les efforts physiques indispensables à la survie ; ils facilitent les contacts, les sentiments, les connaissances. À condition cependant qu'un bon sens élémentaire utilise les extraordinaires possibilités de la technique pour simplifier l'existence et non pour la compliquer et en accroître les difficultés : prendre, par exemple, l'avion plutôt que le train pour aller de Trieste à Venise n'aboutirait qu'à dépenser dix fois plus d'argent et trois fois plus de temps. En réalité, le progrès technologique comporte inévitablement en lui-même — de par sa puissance, la nécessité dans laquelle il se trouve de la multiplier sans cesse, l'impossibilité pour lui de s'arrêter — une force qui le pousse à échapper au contrôle de l'individu. Comme le drapeau vert du Prophète, le numéro vert annonce une révolution existentielle : une communication générale qui se fait obstacle à elle-même et tend à l'incommunicabilité. Mais le problème sera résolu quand à l'autre

bout de la ligne, du côté de celui qui appelle pour demander aide et conseil, il y aura une voix digitale, inhumaine et immortelle, comme celle qui lui répondra.

15 août 2007

Allocations pour les polygames et impôts pour les célibataires

Photocopie d'un article de presse. Dans l'Angleterre libérale, un quotidien nous en informe, les allocations familiales seront versées aux citoyens musulmans non seulement pour une épouse, mais aussi pour les autres, celles que le Coran autorise pour ses fidèles, lesquels pourront ainsi cultiver, sous cet aspect également, leur diversité culturelle, comme il se doit. Mais peut-être faudra-t-il ultérieurement desserrer encore davantage les cordons de la bourse. En Iran, où la prostitution est prohibée, il existe, pour compenser cette pénible interdiction, le « mariage temporaire ». Il s'agit en fait d'un rite dans lequel un homme et sa compagne occasionnelle se marient avec l'assentiment d'un mollah, en contractant une union qui est rompue aussitôt après sa consommation.

Mais pourquoi priver la femme, épouse pour peu de temps (chose qui n'arrive pas seulement dans l'Islam), des droits reconnus aux autres épouses ? C'est une atteinte au principe d'égalité. Mais s'il est injuste, au nom de ce principe, de discriminer les musulmans, il est tout aussi injuste de discriminer les non-musulmans ; le droit d'avoir plusieurs conjoints (et donc de percevoir plus d'allocations familiales) devrait alors être reconnu pour tous ; bien entendu, dans notre société qui a dépassé les préjugés machistes, tant pour les femmes qui ont plusieurs maris que pour les hommes qui ont plusieurs épouses. Mais les homosexuels ayant obtenu eux aussi le droit de se marier, pourquoi les discriminer en les condamnant à se contenter, à la différence des autres, d'un seul conjoint ? Naturellement tout cela devrait

valoir non seulement pour les mariages, mais aussi pour les unions ou les noyaux familiaux polygamiques ou polyandriques de fait. En outre on espère toujours que l'Islam aussi s'ouvrira à la parité des sexes et qu'un jour une femme elle aussi pourra avoir plusieurs maris.

Et donc, d'autres allocations familiales. Comment trouver les ressources financières pour cette dépense dont la croissance s'annonce exponentielle ? Grâce à la fiscalité, évidemment. Le centre gauche et le centre droit, si sensibles à ces problèmes, devront donc sans doute annoncer, lors de la prochaine campagne électorale, de nouvelles augmentations d'impôt qu'ils justifieront ainsi, certains de pouvoir compter sur la compréhension des Italiens. La charge de ces impôts devrait, en bonne justice, reposer surtout sur les *single*, qui jouissent de la chance de ne pas avoir de famille(s), de ne pas être obérés par des ribambelles de conjoints, ex-conjoints, (ex)-beaux-parents, tantes et neveux d'ex-conjoints et ainsi de suite. Ô bienheureuse solitude, seule béatitude, disaient les ascètes et les ermites ; il est juste de payer pour ce privilège. Déjà le fascisme, qui voyait loin, avait créé un impôt sur le célibat. « Mon pauvre Pippo, / valait mieux pour toi », dit une épouse dans un poème de Trilussa¹, après la nuit de noces à Naples, « payer cet impôt / sur le célibat ! »

8 mars 2008

1. De son vrai nom Carlo Alberto Salustri (1871-1950), poète satirique très populaire, qui écrivait en dialecte romain.

Laissez venir à moi les petits enfants

Au temple de Kashi Vishwanath dédié à Shiva, à Varanasi, se déroule une grande cérémonie religieuse. On s'y rend pieds nus, comme il est prescrit, en marchant dans des ruisseaux boueux et des rues étroites surveillées par des soldats, qui m'arrêtent parce qu'il est interdit à quelqu'un qui n'est pas hindou de pénétrer dans le temple, puis, après une vague déclaration d'ouverture à une éventuelle conversion, me laissent passer. L'atrium est silencieux, quelques singes sautent entre les colonnes, mais à l'intérieur il y a une cohue indescriptible, il faut répéter des invocations au dieu et toucher dévotement ses pieds et son grand phallus, jeter des fleurs dans l'eau, déboursier des roupies. Il est difficile, dans ce grouillement, de penser au *Rig-Veda*, aux *Upanishad* ou à la *Bhagavad-Gita*, à ces textes de la mystique indienne — l'une des plus grandes de tous les temps — que Biagio Marin, à Grado, devant sa mer, me lisait à haute voix. Mais la demande — avancée récemment par un grand prélat de l'Église polonaise, d'extraire le cœur du cadavre de Jean-Paul II — est elle aussi assez éloignée de la simplicité évangélique.

Ici Brahma, l'Un, montre son visage de Shiva, dieu multiforme du sexe et de la destruction qui, comme dans les admirables grottes de l'île d'Elephanta, au large de Bombay, exprime une inquiétante sérénité. Les innombrables dieux et leurs innombrables formes sont les visages infinis et changeants de la vie, de sa multiplicité qui ne s'annule pas dans l'Un ; si à nos yeux cette cérémonie semble être un carnaval sacrilège, peut-être que c'est parce que toute représentation de l'irreprésentable Absolu est toujours une duperie profanatrice, adaptée à notre existence toujours profane. Il est

certain qu'à dix kilomètres de là, à Sarnath, cette localité où l'on dit que Bouddha a prononcé le sermon de Bénarès sur la douleur, la sensation est bien différente. Dans ce lieu — ou dans celui auquel il renvoie — il s'est produit quelque chose de fondamental dans l'histoire du monde, comme avec le sermon sur la Montagne de Jésus, quelque chose qui nous concerne tous, et pour toujours. À la sortie du temple de Shiva, on retrouve la même cohue sur la route. Hordes de mendiants ; embarras dans lequel chacun d'eux — vrai, faux, cabotin, tragique, envahissant mais, comme aurait dit Pirandello, jamais banal — plonge l'étranger de passage, déconcerté. Petits enfants tenant à peine sur leurs jambes, vieillards, estropiés, mutilés qui suscitent la pitié et le soupçon d'une horrible organisation de ces mutilations. Une jeune femme très belle, avec un enfant au sein et dont les jambes et les minces pieds nus ont la couleur de la boue, croise mon regard dans la complicité de quelques instants, comme l'une de ces passantes que chantait Brassens, et je m'aperçois, à l'expression de triomphe de ses yeux, qu'elle a compris, avec certitude, que je lui donnerai l'obole qu'elle me demande.

Peu après, une fillette portant dans ses bras un tout-petit, presque un bébé, demande l'aumône. Son visage est très pur, empreint du sourire et de la grâce délicate de l'enfance, et l'on est soudain pris d'une tendresse protectrice et du désir de donner. Derrière elle, sans qu'elle le voie, un vieillard bancal s'approche en titubant et tend sa main vers moi. Quand la fillette s'en aperçoit, son visage devient dur, elle fronce méchamment les sourcils, lui crie quelque chose et l'éloigne d'un coup de pied, le faisant tomber à terre. Le vieillard se relève, il traverse la route, tout tordu, et s'éloigne en boitant. La fillette, le bébé dans les bras, accoste une autre voiture arrêtée au feu rouge. Et pourtant Jésus disait : « Laissez venir à moi les petits enfants, car le royaume des cieux est pour ceux qui leur ressemblent... »

6 juillet 2008

Pisser contre le vent et contre la loi

À Trieste, l'adjoint aux Travaux publics, Franco Bandelli, a stigmatisé, approuvé en cela par beaucoup de nos concitoyens, l'habitude — à l'évidence de plus en plus répandue dans ma ville — de faire pipi dans la rue, mode qui pousse « des jeunes gens de bonne famille mal éduqués à uriner contre les murs, sur les portes d'entrée et sur les voitures en stationnement ». Cela ne résulte pas seulement de la disparition progressive de nos bonnes vieilles vespasiennes, éliminées par les restructurations et les travaux publics, mais aussi de divers autres facteurs : la consommation croissante de bière, une moindre sensibilité morale concernant la miction dans un lieu ouvert (qui n'est plus vécue comme une transgression, à l'instar d'autres habitudes jadis socialement réprouvées et aujourd'hui socialement acceptées) et la quantité insuffisante de forces de l'ordre (particulièrement la police municipale) chargées de réprimer le délit, ou plutôt d'infliger les amendes récemment instituées par la ville de Trieste à ceux qui urineraient sur la voie publique. À vrai dire, je ne m'étais pas aperçu de cette extension du phénomène et il ne m'arrive pas tellement d'en relever des traces dans la rue, mais c'est sans doute parce que je suis distrait ou peut-être à cause de l'égoïsme du lettré, insensible aux besoins — au sens propre comme au figuré — de la communauté.

Des trois causes principales de ce comportement déplorable, le déclin de la vespasienne est peut-être la plus importante. Le problème, toutefois, n'est pas spécifiquement triestin, même si Trieste, ville importante et mitteleuropéenne mais malgré tout aussi ville de province, se trouve aujourd'hui seulement confrontée,

avec quelque retard, à une situation de crise que Milan avait connue dès 1981 et qu'Alberto Cavallari avait décrite avec un humour hilarant et une fantaisie linguistique débridée dans ce magistral kaléidoscope qu'est son *Vicino e lontano* [« proche et lointain »]. Le « vieux petit temple vert » — par ailleurs affreusement machiste, puisqu'il n'offrait « un soulagement qu'à l'homme debout » — ayant disparu ou se faisant de plus en plus rare, les autorités milanaises de l'époque, assiégées comme un château fort quand les eaux montent dans le fossé et cherchant désespérément des remèdes, envisagèrent à un certain moment d'acheter les fameuses sanisettes installées à Paris par Jacques Chirac, alors maire de la Ville lumière. Peut-être, insinuait Cavallari, parce qu'elles enviaient jusqu'à l'obsession la modernité ou postmodernité si admirée de Beaubourg. Le désir d'innovation technologique était et reste cependant vif à Trieste aussi ; en effet, il y a plusieurs années déjà, l'adjoint Paolo Rovis avait proposé d'installer quelques exemplaires de l'Urilift, cet urinoir cylindrique escamotable.

Ce n'est quand même peut-être pas par hasard que Milan a laissé tomber l'idée parisienne, mais plutôt par crainte que l'automatisme de la vespasienne française, qui déchaînait un tourbillon d'eau et de détersif purificateur, puisse en cas de mauvais fonctionnement se déclencher trop vite et asperger l'utilisateur. Si de tels incidents avaient été fréquents, ils auraient provoqué des protestations et troublé la paix sociale. Le deuxième facteur, la bière, a une lourde incidence ; non seulement du fait d'un processus purement physiologique, commun à tous les liquides, mais dans ce cas à cause d'un rapport privilégié entre l'ingestion et l'éjection du liquide, attesté par ce gentleman anglais qui se demandait pensivement si le plaisir le plus intense était de boire de la bière ou de l'évacuer peu après. Mais sur la consommation de bière, sauf s'il s'agit de mineurs, les autorités ne peuvent rien dans un pays libéral, par ailleurs de plus en plus pénétré d'idéologies radicales opposées à toute prohibition.

Reste, et c'est fondamental, l'intervention des forces de l'ordre, de la loi qui, comme chacun sait, ne peut pas empêcher matériellement les délits, mais peut avoir un effet dissuasif en les sanctionnant. Or c'est là qu'il y a un souci, parce que les effectifs de

la police municipale sont limités, qu'il est déjà difficile de patrouiller dans les rues, que les syndicats sont opposés à une extension des missions et à « l'allongement du temps de service des agents pour y intégrer des rondes anti-pipi » ; il n'y a pas de crédits pour des rondes supplémentaires, après deux heures du matin les policiers municipaux cessent leur travail, et cette tâche incomberait donc aux gardes mobiles ou aux carabiniers, qui peuvent avoir de bonnes raisons d'estimer que leur rôle est d'assurer une prévention contre d'autres faits nettement plus graves.

Mais à Trieste, il existe un problème supplémentaire, que Milan ne connaît pas : la mer, endroit par excellence où uriner est tacitement accepté, quoique tout aussi inconvenant, en tant que profanation d'un paysage et d'un élément du monde qui plus que tout autre évoquent l'infini, l'éros, le divin. Selon une très ancienne tradition portugaise pisser dans la mer est un péché, véniel certes, mais c'est un péché. Se pose alors la question : comment repérer les contrevenants ? À Londres, au XVIII^e siècle, il était interdit de faire pipi dans la Tamise, et des surveillants postés sur ses rives pouvaient facilement prendre les coupables en flagrant délit, comme des garants de la loi, s'ils s'étaient souciés des éclaboussures de toutes sortes, auraient pu le faire à l'époque où j'étais lycéen à Trieste, quand, l'hiver, la mer déchaînée par la bora recouvrait le môle Audace et qu'il gelait et que c'était un rite viril d'aller au bout du môle en défiant le verglas, au risque de finir dans la flotte, et d'uriner dans la mer sans se préoccuper de la direction du vent.

Mais comment peut-on intervenir quand quelqu'un au contraire se soulage dans la mer en étant sous l'eau ? Employer des plongeurs, des hommes-grenouilles, des scaphandriers ? Les rondes de volontaires que la Ligue du Nord appelle de ses vœux pour surveiller les migrants seraient certainement disposées à suppléer au manque de policiers municipaux disponibles pour des « rondes anti-pipi » ; mais ces volontaires, étant généralement originaires de territoires de plaine ou de montagne, sont peu aptes à des opérations sous-marines. Reste donc d'actualité la grande question de Lénine : Que faire ?

Le menu de la Révolution

Le menu — un bon menu — est une image réconfortante de ce qui nous attend. D'autant plus s'il unit aux plaisirs de la chair la noblesse de l'esprit, prompt, comme dit l'Écriture, à tout, même aux révolutions et pas seulement à table. « Le *kharcho*, soupe piquante du Caucase, est en général préparé avec de la poitrine de bœuf, qui peut être remplacée par de la poitrine de mouton [...] Une heure ou une heure et demie après le début de l'ébullition, ajouter l'oignon finement haché, l'ail pilé, le riz, les prunes acides, du sel, du poivre et laisser cuire le tout pendant encore trente minutes. Faire revenir légèrement les tomates dans du beurre... »

Cette recette et quelques autres fort appétissantes, du *plov*, version ouzbèke du *pilaf*, aux blinis d'Ukraine, ne se trouvent pas dans un quelconque recueil mais bien dans un texte « révolutionnaire », à savoir le *Livre de l'alimentation saine et savoureuse*, publié pour la première fois à Moscou en 1939 et réédité à plusieurs reprises, avec de riches illustrations, par les soins de l'Académie des sciences médicales de l'Union soviétique. Cet ouvrage, par une volonté explicite de Staline¹, devait attester de la « Révolution en cuisine » et fournir des preuves que le Parti communiste « a donné au peuple non seulement la liberté, mais aussi la possibilité d'une vie aisée et cultivée », en couronnant « l'heureuse réalisation des plans quinquennaux » par « le bien-être, le bonheur et la joie de vivre » procurés aux travailleurs et en particulier aux femmes.

Très précieux pour nous, qui avons la possibilité de déguster le résultat de ces délicieuses recettes, ce petit livre, aujourd'hui traduit² et présenté par Ljiljana Avirović qui le met en regard avec

la terrible histoire de l'URSS d'alors, est aussi une farce tragique pour des millions de citoyens soviétiques affamés et dénutris de cette époque. À ce recueil de recettes ont collaboré des chercheurs et des intellectuels de diverses disciplines ; l'« ingénieur des âmes » — autrement dit l'écrivain qui selon Staline doit produire l'homme nouveau de la société communiste — ne dédaigne pas la table, qui régénère non seulement le corps mais aussi l'esprit, elle réconcilie avec la vie. « Un homme renaît en vivant à fond la vie » : c'est Staline qui l'affirme, en festoyant et en levant son verre lors d'un somptueux dîner le 26 octobre 1932 chez Gorki, devant des lettrés et des écrivains que Gorki est chargé de former, d'éduquer, de modeler et d'enrégimenter selon les directives du chef suprême, qui ce soir-là se montre jovial, appréciant les plaisirs de la table et satisfait de voir que la fabrique d'intellectuels du régime fonctionne bien. Les bons repas ont toujours aidé les seigneurs et leurs favoris à dominer les ventres creux.

Au cours de cet excellent repas on programme en effet un voyage collectif de formation pour cent vingt écrivains choisis par Gorki pour aller, dans quatre wagons du train spécial Flèche rouge, visiter les pénitenciers de « rééducation par le travail manuel » répartis le long du canal Bielomor, construit au prix de l'immense et épouvantable travail forcé des prisonniers, et de leur hécatombe. *Bielomor*, le livre collectif écrit par trente-six auteurs sous la direction de Gorki, sort en 1934. Cette apologie de l'esclavage fait état d'un menu quotidien du détenu, qui semble très improbable à Ljiljana Avirović : « Un demi-litre de bouillon de choux frais, 300 grammes de kacha avec de la viande, 75 grammes de filet de poisson en sauce, 100 grammes de feuilleté au chou blanc ». La nourriture et le menu sont par ailleurs bien présents pour ces écrivains en excursion scolaire ; Sacha Avdienko, qui est jeune et a bon appétit, écrit : « Nous avons mangé et bu ce que nous avons voulu et autant que nous l'avons pu : saucisses fumées, fromages, caviar, fruits, chocolat, vin, cognac, sans rien payer. »

Ce petit livre de cuisine n'est qu'une note de bas de page dans la grande histoire de l'Union soviétique et du tragique pervertissement et/ou échec des valeurs dont elle se réclamait. Considérer que les aliments et le vin posés sur une table peuvent non seulement nourrir, mais permettre une communion en famille et entre amis

est une véritable idée révolutionnaire, qui suppose une vie libérée, vécue joyeusement à la barbe du temps qui passe. C'est peut-être à cela que pensait Lénine quand il disait qu'une bonne mère de famille pouvait être Commissaire du peuple, parce que les vertus féminines, à condition d'être délivrées de l'oppression, sont déjà art de vivre et sagesse politique. Il y a une profonde noblesse dans le projet de libérer, par une organisation du travail appropriée, la femme des corvées domestiques qui l'étouffent, lui permettant ainsi, tout en restant la mère qui donne nourriture et amour, d'être libre de cultiver, comme les hommes, d'autres centres d'intérêt. La Révolution, en théorie, ne veut pas déposséder la Marthe de l'Évangile de l'amour qui la pousse vers ses fourneaux, mais elle devrait lui donner la possibilité de ne pas être écrasée par ce travail et d'écouter, comme Marie, la Parole.

Brutalement niée par la réalité soviétique, cette vision contient en soi, même si dans ce cas il est purement utopique, un réel idéal de rédemption. Il est vrai qu'on « renaît en vivant à fond la vie », et tant mieux si c'est en compagnie d'un bon verre ; le tragique, c'est que celui qui prononce ces mots, ce soir d'octobre 1932, devant une table d'esclaves travestis en ingénieurs des âmes, c'est le camarade Staline, qui est en train d'opprimer, d'affamer et d'exterminer des millions d'êtres humains. Même dans les temps difficiles les puissants mangent bien. Le *Livre de l'alimentation saine et savoureuse* mentionne aussi le menu du repas offert par Staline le 21 septembre 1944 à Tito — « un géant et un dandy », selon Enzo Bettiza. Ce dîner comportait du caviar rouge, une marinade d'esturgeons et de murènes, des cornichons au vinaigre, un goulasch au vin à la géorgienne avec de petits gnocchis, un poulet à la russe rôti à la broche, des champignons en conserve, des beignets et des myrtilles.

Le pain et le vin qui, posés fraternellement sur la table, scellent l'humanité deviennent goinfrerie indécente dans la ripaille des puissants qui se partagent le gâteau et croient se partager le monde, comme lorsque Churchill et Staline, à Moscou, découpent un magnifique esturgeon et les malheureuses nations des Balkans, 65 % de la Roumanie sous influence soviétique et 25 % sous celle des Anglais, pour la Grèce c'est la proportion inverse et ainsi de suite, tandis que Churchill, prenant pour lui un morceau exquis,

cède des territoires dont il avouera plus tard qu'il ne savait pas exactement où ils se trouvaient, comme la Bessarabie. Dix ans après, dans l'édition de 1954 du *Livre de l'alimentation saine et savoureuse*, l'introduction collective dit que, pour le bien du pays, il est « nécessaire d'introduire le jus de tomate comme boisson pour les masses ».

4 mai 2009

1. Lequel rédigea pour la réédition de 1952 une préface qui sera supprimée dans celle de 1953.

2. En italien. En France, Olga Kisseleva a organisé en 2011 à La Crie de Rennes un « dîner-performance », *À l'heure de Moscou*, qui illustre et questionnait ce livre avec une pointe d'ironie.

À Barcola

Sur la riviéra de Barcola, à Trieste. Enfin, riviéra, c'est beaucoup dire ; un cordon de rochers à fleur d'eau, une plage libre qui longe la principale route d'accès à la ville, une eau tout de suite profonde, sur le rivage des tamaris couverts d'écume comme des vagues, un horizon marin vaste et ouvert, qui dans l'enfance permettait de sentir ce qu'est l'immensité océanique, en une éducation sentimentale qui vous apprenait une fois pour toutes le lien qui existe entre l'éros et la mer. Ces gens en maillot de bain, non pas dans un établissement balnéaire ni sur une vraie plage mais aux portes de la ville et presque déjà en ville, disent ce qu'est la vie quand on sait savourer l'instant qui passe.

Trieste n'est pas seulement un carrefour entre l'Est et l'Ouest, comme le répètent à l'envi les dépliants, mais aussi entre le Nord et le Sud, entre la mélancolie scandinave de certains crépuscules d'hiver et la vitalité méridionale de l'été. Au fond du golfe, là où les eaux italiennes deviennent slovènes puis croates, on voit la cathédrale de Piran, empreinte pluriséculaire du lion de Saint-Marc en Istrie, et plus loin Punta Salvore, avec son phare et ses pins en plein vent. La population qui de mai à octobre vient chaque jour à Barcola est constituée d'habitues ; par une sorte de convention, chacun de nous a sa place sur le bord de mer, tacitement respectée par les voisins, avec lesquels on entretient des rapports courtois, mais sans se permettre ni autoriser une familiarité excessive. De temps en temps se profile la menace, annoncée dans les journaux, d'interdictions, de plans d'aménagement, de construction d'établissements payants et de petits ports de plaisance, menace jusqu'à présent chaque fois balayée par des lettres combatives

envoyées à la presse et aux autorités par des gens de plume, nombreux et assidus parmi ces baigneurs, ou par des protestations de Triestins résidant depuis des années à New York ou à Adelaïde mais qui n'ont pas oublié les rochers de Barcola. Les autorités, à vrai dire, semblent conscientes que cette liberté de *tocio*, cette possibilité de piquer une tête, est un bien public en ce qu'elle contribue à la qualité de la vie, et elles veillent à ce qu'il y ait des douches gratuites et des tamaris.

Il y a quelques années, Barcola a connu les feux de l'actualité, à cause d'un noyé dont le corps, ramené sur le rivage et recouvert d'un drap, était resté longtemps au milieu des baigneurs, qui avaient continué tranquillement à se dorer au soleil à côté de lui, dans cette familière indifférence de la vie à l'égard de la mort que la grande et ardente lumière de l'été rend encore plus impitoyable. On l'avait recouvert d'un drap moins sans doute par respect pour lui et pour l'inviolable mystère universel qui s'était abattu sur lui et dans lequel il venait d'entrer que par égard pour les baigneurs, pour leur éviter d'être troublés par la présence intolérable et impudique de la mort. Seul un petit enfant regardait avec curiosité cette forme étendue sur le sol, peut-être sans bien comprendre ce qui s'était passé, comme un chien flairant quelque chose d'inconnu.

Il n'y a guère de cris, la tranquillité publique est rarement troublée. Une mère réprimande son fils, un bambin de quatre ou cinq ans, qui joue avec une ravissante petite fille de son âge — d'un noir d'ébène, à l'évidence adoptée par ses parents, deux Allemands qui se sont installés un peu plus loin — et, en tirant avec un pistolet à eau, enjambe en courant les corps allongés au soleil, qui pour lui ne sont pas encore désirables et troublants. Le petit garçon proteste en disant qu'alors il faut gronder aussi la petite fille. « Quelle petite fille ? » demande sa mère, qui ne la voit pas parce qu'elle s'est cachée derrière un arbre. « Celle que quand elle parle on comprend rien », répond le petit, évidemment frappé par le fait que la fillette appelle les choses d'une façon pour lui incompréhensible et un peu en colère en découvrant qu'elles peuvent avoir d'autres noms.

Il ne lui vient pas à l'esprit d'identifier la fillette par la couleur de sa peau, qui pourtant saute aux yeux, même par rapport au bronzage des baigneurs ; cette différence de couleur, qui dans d'autres situations aurait pu et pourrait peut-être encore être cause

de séparation et de ségrégation, est insignifiante comparée à la différence entre l'italien et l'allemand. Laquelle cependant n'a pas elle non plus le pouvoir de les séparer, puisque dès que la petite fille, qui dans l'intervalle a été dûment admonestée (en allemand) par ses parents, reparaît, les deux enfants recommencent tout de suite à se courir après et à s'asperger, sans se douter qu'ils ont donné une belle leçon sur la diversité et sur l'identité, thèmes chers par ailleurs aux colloques balnéo-culturels si fréquents sur les plages en été, du moins sur celles qui sont un peu plus chics que Barcola.

10 août 2009

Un nouvel écrivain : le censeur

J'apprends avec quelque retard — la bienheureuse langueur marine d'un mois d'août sur une île de la côte dalmate ayant laissé s'accumuler des journaux et des magazines déjà anciens — qu'au Danemark on a épuré, dans les manuels scolaires je suppose, un conte d'Andersen de son finale chrétien, ou qui comporte en tout cas des éléments chrétiens, pour ne pas froisser les fidèles d'autres religions. Cette démarche, dans sa stupidité timorée, constitue une étape décisive dans l'histoire universelle de la censure. Il s'agit en l'occurrence d'une censure bien intentionnée, mue par le souci de ne pas troubler des minorités culturelles ou religieuses. Mais la censure, dans le fond, repose toujours sur de bonnes intentions : elle veut protéger la moralité, la patrie, la famille, les institutions, l'ordre, la société, le progrès, le peuple, les enfants, la santé. Dans le cas qui nous occupe, on adopte une nouvelle méthode : au lieu de brûler un livre ou d'en interdire la lecture à ses propres fidèles, comme jadis *l'Index librorum prohibitorum*, on l'adapte à ce qu'on suppose être les exigences des lecteurs, un peu comme dans les « éditions abrégées » pour la jeunesse qui avaient cours quand j'étais enfant ou dans les éditions scolaires des classiques, où les passages scabreux — par exemple, dans *l'Odyssée*, Ulysse, naufragé sur l'île des Phéaciens, sortant nu de la mer — étaient remplacés par des points de suspension.

Au XIX^e siècle un père barnabite ou *scolopio*¹, craignant que ces points de suspension puissent faire dangereusement galoper l'imagination des jeunes lecteurs, les remplaçait, dans les chefs-d'œuvre qu'il devait expliquer à ses élèves, par des vers de son cru, fort convenables et innocents ; les seins au vent d'Andromède sur

son rocher devenaient de grosses vagues qui se brisaient sur les écueils, et ainsi de suite. Si cet exemple grotesque était suivi, il entraînerait — comme ce serait aussi le cas si on exauçait les vœux de ceux qui réclament un enseignement en dialecte au lycée — un grand nombre de créations de postes. Des centaines, des milliers de textes à expurger, raccourcir, allonger, corriger, réécrire. Dans un pays démocratique, la censure est la même pour tous ; la tolérance répressive — ou la répression au nom de la tolérance — est l'un des sels de la démocratie. En vertu de ces critères paradoxaux, Manzoni devrait être épuré de son catholicisme et de sa foi en la Providence, chez Lucrèce devrait disparaître toute trace de matérialisme épicurien, et chez Leopardi une façon de sentir toute leopardienne, pour ne déplaire à personne. Il faudrait, en notre bienheureuse époque d'anticommunisme, effacer chez Brecht toute nuance marxiste ou plus largement révolutionnaire ; et, pour ne pas offenser les Indiens, élaguer chez Kipling tout ce qui va dans le sens de l'impérialisme britannique, même si cette tendance est contredite par la sensibilité de son imagination créatrice.

Sur la base de cette logique aberrante mais sans faille, la censure devrait se montrer impitoyable surtout envers les textes religieux, particulièrement désagréables pour ceux qui ne partagent pas les convictions qu'ils véhiculent. Dans le Coran, il suffira de retirer toute référence à Allah et à son prophète. L'Évangile, lui, contient quantité de choses subversives qui déplaisent à des catholiques, à des protestants, à des orthodoxes, à des musulmans et à des athées ; Jésus qui chasse à coups de fouet les marchands, arrache sans égard les apôtres à leur famille et va jusqu'à demander à sa mère ce qu'il y a entre elle et lui, ça en chiffonne plus d'un. Et le comble, c'est quand il dit que pour sauver sa vie il faut la perdre ou quand il recommande de ne pas se soucier du lendemain et loue les lys des champs qui ne travaillent ni ne filent mais sont mieux vêtus que Salomon dans toute sa gloire ; pour les ultracapitalistes de l'école de Chicago, c'est un blasphème intolérable qu'il faut éliminer.

Mais il ne suffirait pas de censurer Dante ou Manzoni par respect pour les non-catholiques. Parmi les catholiques eux-mêmes il n'y a pas que des saints comme frère Cristoforo mais aussi beaucoup de lâches don Abbondio, quantité de prélats mielleux

semblables au Père provincial qui se plie par convenance politique à l'abus de pouvoir du Comte son oncle et tout autant de dona Prassède convaincues d'interpréter à la perfection la volonté de Dieu qu'elles identifient à la leur. Pour les catholiques féroce­ment bigots et réactionnaires il devrait y avoir des éditions des *Promessi sposi* (*Les Fiancés*) adaptées à leur goût ; des éditions, par exemple, dans lesquelles le cardinal Federigo loue don Abbondio pour son conformisme et ferme les yeux sur les caprices de don Rodrigo, notable dont il faut davantage tenir compte que de pauvres diables comme Renzo et Lucia. Pour les traditionalistes, la poésie grecque devrait être entièrement purgée de toute référence à l'homosexualité ; pour d'autres au contraire il faudrait bannir, dans les romans érotiques, toutes les histoires dans lesquelles les amants sont hétérosexuels car ils constituent une offense implicite, quoique non formulée, à ceux qui ne le sont pas.

Au fond ces *editors* qui imposent — pratique assez courante, semble-t-il, aux États-Unis — un happy end à un roman que l'auteur faisait s'achever tragiquement, ou vice versa, selon les calculs d'*audience** du moment, font déjà quelque chose de similaire. Ces éditions revues et corrigées donneraient du travail à des légions de littéraires au chômage. En outre l'histoire de la littérature s'enrichirait de toutes ces variantes ; chaque artiste serait transformé en Protée, chaque livre personnalisé et préfabriqué en fonction du lecteur potentiel, et cette bibliothèque de Babel ne cesserait de se multiplier. Cela ne ferait que des heureux, chacun se trouvant conforté dans ses attentes et ses exigences sans que jamais ses convictions ne soient remises en cause. Un livre, disait Paul Valéry, aide à ne pas penser et c'est ce que, au fond de son cœur, chacun de nous désire le plus fortement.

30 août 2009

1. Des *scuole pie*, établissements dévolus à l'instruction des enfants pauvres.

Le Mur est là pour des années encore...

Je me souviens d'une journée à Blois, en 1989, pendant la première semaine de novembre, à l'occasion d'un colloque organisé par Jack Lang et consacré à l'Europe de l'Est, celle qu'on appelait alors « l'autre Europe », terme qui indiquait l'appartenance au bloc soviétique mais exprimait aussi une condescendance un peu méprisante, un préjugé bien enraciné qui voyait dans les pays de l'Est une sorte d'Europe de seconde catégorie. Pendant que se déroulent nos paisibles et inoffensifs débats est en train d'exploser, dans toute son intensité, la grande protestation à Berlin-Est, qui devient évidemment le centre de tous les discours, opinions, attentes, espoirs, craintes et pronostics. Arrive inopinément un jeune metteur en scène de Berlin-Est, activement engagé dans cette protestation. Pendant les quelques heures où il reste avec nous, avant de retourner le plus vite possible à Berlin reprendre sa place dans la lutte, il raconte avec émotion ce qui est en train de se passer dans les rues de la ville, nous donnant même des détails sur cette vague qui va submerger, bien plus que nous n'en avons conscience à ce moment-là, tout un monde. Juste avant de repartir, il nous dit qu'il est impossible de prévoir la suite des événements, qu'on ne peut rien exclure, pas même une répression sanglante ; la seule chose dont on peut être certain, affirme-t-il catégoriquement, c'est que malheureusement le Mur est là pour des années encore. Deux ou trois jours après, le Mur n'existait plus ; il était réduit à quelques ruines décrépies, vestiges du passé, et lui, il était l'un de ceux qui avaient activement contribué à l'abattre.

Il ne pouvait pas imaginer qu'il était possible que le Mur tombe, comme aucun d'entre nous ne pouvait ni l'imaginer ni le croire

possible, convaincus que nous étions, comme lui, qu'il allait durer qui sait combien de temps encore. Nous sommes presque tous des conservateurs aveugles, nous répugnons au changement ou en tout cas nous n'y croyons pas. Nous prenons la réalité dans laquelle nous sommes habitués à vivre pour la nature, pour un ordre des choses qui certes n'est pas tel qu'on le souhaiterait mais dont il serait naïf d'espérer qu'on va pouvoir le changer. Nous prenons le visage que nous présente le réel pour l'unique réalité possible, définitive, sans percevoir ce qui toujours et sans cesse derrière lui veut se faire jour et le transforme continuellement, tantôt lentement, presque imperceptiblement, tantôt d'une façon éclatante.

Nous n'entendons pas le ver qui ronge le bois, nous ne nous apercevons pas que la chrysalide devient papillon, nous n'avons pas conscience que des dépôts obstruent peu à peu les artères de l'Histoire. Nous aurions pris pour un exalté celui qui, en octobre 1989, aurait dit que le mur de Berlin était à la veille de s'écrouler et qu'à la place des murs idéologiques abattus s'élèveraient d'autres murs, ethniques et sociaux, des fermetures pures et dures, des micronationalismes étroits et asphyxiants.

Un an plus tard, le 3 octobre 1990, j'assiste à la fête pour la réunification de l'Allemagne. Dans la vitrine d'un magasin il y a une grande quantité de téléviseurs allumés qui montrent ce qui est en train de se passer dans les différentes zones de Berlin. Sur un écran, à un moment, on voit Günter Grass déversant un flot de propos polémiques ; sa bouche s'ouvre agressivement sous ses moustaches impressionnantes, mais aucun son n'arrive de l'autre côté de la vitre, comme dans un vieux film muet.

5 novembre 2009

Vers boiteux venus d'outre-tombe

Sissi revient, sous les traits de Cristiana Capotondi, dans le téléfilm de Xaver Schwarzenberger. Il y a de multiples Sissi : la femme fascinante et mélancolique, fragile et pourtant inébranlable dans la fidélité à ses démons ; l'impératrice tourmentée, rebelle à l'étiquette de la Cour et qui ne supporte pas les devoirs liés au rôle qu'elle a pourtant librement accepté ; la voyageuse nostalgique de pays lointains ; l'hygiéniste obsédée par les soins à donner à son corps et par les exercices de gymnastique ; la personne évoluée qui introduit dans le palais impérial la première baignoire ; l'anorexique ; la tragique et fortuite victime sacrificielle d'un crime insensé. Il y a aussi la poétesse, auteur d'un grand nombre de poèmes délicats et vaporeux dont les vers, boiteux, lui étaient selon elle dictés de l'au-delà par Heine, par l'entremise d'un médium dont elle utilisait les services. Ce qui avait inspiré à un conseiller de Cour cette remarque spirituelle, malheureusement restée anonyme : « Force est de constater que Heine écrit beaucoup moins bien depuis qu'il est mort. »

1^{er} mars 2010

Le vagabond et la top model

Cette fois, il ne s'agit pas d'une métaphore mais d'un véritable instantané, une photo prise à Moscou devant la station de métro Mendeleïevskaia et publiée dans le *Financial Times* et dans d'autres journaux du monde entier. Elle montre la statue, en bronze, d'un chien errant de taille plutôt petite ; des croisements indéterminés ont généré un poil ras d'un gris sombre, avec çà et là des zones un peu plus claires, une tête intermédiaire entre le volpino¹ et le chien de traîneau. Ce museau, qui dans la statue est dressé vers le haut pour attendre qu'on lui donne à manger ou pour faire fête, a nécessité des millions et des millions d'années d'évolution du monde, et il est sorti de scène — du moins pour ce qui est de Malchik, c'était son nom — en quelques secondes, un soir d'hiver.

Ce soir-là Yulia Romanova, une top model de vingt-deux ans, traversait cette station très fréquentée du métro de Moscou, accompagnée de sa petite chienne, une staffordshire terrier, qu'elle venait d'amener chez un couturier spécialisé dans la création de vêtements pour chiens à la dernière mode, tel l'élégant manteau vert tout neuf que portait la chienne. On peut supposer que sa maîtresse elle aussi avait réussi — comme beaucoup de mannequins, de top models, de *veline*² — à gâcher, en les aseptisant jusqu'à les rendre neutres, cette séduction et cette sacralité de la chair et de la beauté qui, libres de ces poses qui les contraignent à la froideur ou à la vulgarité, sont une part du sel de la terre. D'un coin de cette station Malchik avait fait sa demeure ; il était connu de beaucoup de ceux qui passaient chaque jour par là comme un fleuve en crue et avait en effet un nom, chose rare pour un chien errant, surtout dans une ville comme Moscou, où il y en a trente-

cinq mille.

Quand la top model et sa chienne se sont approchées, Malchik, habitué à défendre son gîte, a aboyé contre elles, juste un peu, ce à quoi Mlle Romanova a réagi instantanément en extrayant de son sac à main rose un couteau de cuisine, objet qu'on ne s'attendrait pas à trouver en compagnie du rouge à lèvres, du crayon de maquillage et du mascara, et elle l'a poignardé à mort. Arrêtée, elle a été soumise à un an de traitement psychiatrique — peut-être compréhensible dans son cas, mais préoccupant malgré tout dans un pays naguère soviétique. Le coup de couteau gratuit qui saigne Malchik est une petite égratignure sur le visage de Dieu ; une éraflure certes dérisoire par rapport aux atrocités monstrueuses qui le défigurent en permanence. Mais Malchik manque à ses amis fortuits et pressés du métro, qui ont voulu ériger cette statue en souvenir de lui. Yulia Romanova, quand son heure viendra, n'aura sans doute droit à aucune statue.

31 mars 2010

1. Spitz italien.

2. Jolies filles avenantes et court vêtues qui entourent le présentateur dans des émissions populaires, sortes d'« icônes de la télévision berlusconienne » (*Télérama*, 21/11/2012).

Au bord de mer

La *scogliera* : c'est ainsi que les Triestins appellent la banquette bordée de rochers où, à Barcola, entre route et mer, beaucoup de gens aiment venir pour se baigner dans des eaux ouvertes sur le large, qui font oublier qu'on se trouve à l'extrémité de la petite Adriatique et évoquent de vastes espaces océaniques. Parmi les personnes, assez nombreuses, étendues au bord de la route en maillot de bain, un couple pas encore âgé, mais en train de prendre de l'âge ; les années se sont accumulées, mais ils les portent bien. La femme est plutôt belle, d'une féminité aux courbes douces et généreuses mais sans excès, que le temps n'a pas encore marquée de son empreinte ; seule la bouche a quelque chose de dur, cette froideur que la conscience de son appartenance sociale et un maquillage défensif impriment parfois sur des lèvres un peu pincées. L'homme est assis, son regard vide fixe la mer avec mélancolie et ses doigts jouent avec un chapeau, défense inutile contre le soleil en cette fin d'été.

Un peu plus loin il y a un autre couple, beaucoup plus jeune, avec une fillette manifestement perturbée et imprévisible dans ses mouvements brusques et ses changements d'humeur sans cause apparente. Elle a de beaux yeux sombres et un sourire enchanteur, qui souvent, pour accompagner un geste agressif, un crachat sur le sol ou un gros mot, se déforme soudain en une grimace incontrôlable qui détonne douloureusement sur cette bouche empreinte de toute la grâce de l'enfance. Autour d'elle, la curiosité se mue bien vite en agacement quand elle se jette à terre en frappant répétitivement des pieds sur les pierres. Tandis que des larmes énigmatiques et silencieuses coulent sur ses joues, elle voit

soudain le chapeau que l'homme fait tournoyer entre ses mains, et le regarde intensément. L'homme répond à son regard et à son sourire et tout à coup il lui lance le chapeau. La petite le ramasse, rit d'un air entendu, le montre triomphalement à ses voisins, puis se dirige vers l'homme, lui met le chapeau sur la tête et le lui frotte sur le visage. Puis elle s'éloigne, soudain assombrie. L'épouse de l'homme — l'alliance qu'elle porte permet de faire cette hypothèse — s'adresse à lui d'un ton irrité, sa voix est aussi dure que ses lèvres : « Tu ne devrais pas me faire ça, tu le sais, pourtant. Je suis trop sensible, ça me fait mal de voir une petite dans cet état-là ; j'ai bien assez à faire avec mes propres angoisses, je n'ai pas besoin d'en voir d'autres. »

Il est rare que la brutalité ait l'intelligence et la franchise de se déclarer pour ce qu'elle est ; la sensibilité est le meilleur masque de l'égoïsme, son avocat le plus efficace en tant qu'il est convaincu de ce qu'il dit, même si c'est faux. Tout le monde est, nous sommes tous angoissés et sensibles, tellement sensibles à la douleur des autres que nous préférons ne pas la voir, parce que sinon ça nous couperait l'appétit. Il y a des gens, écrivait Bernanos, si sensibles qu'ils ne supportent pas de voir souffrir même une bestiole et qu'ils l'écrasent tout de suite pour ne plus la voir souffrir. En attendant le présumé mari, ne sachant que dire ni que faire, remet son chapeau sur sa tête.

25 septembre 2010

Là où le cœur fait silence

Son nom, Koo-tuck-tuck, est écrit au-dessous. Cette fois, parler d'instantané n'est pas une métaphore, il s'agit vraiment d'une photo, prise par Geraldine Moodie à Cape Fullerton, dans la baie d'Hudson, en 1905. C'est une jeune femme eskimo, ou plutôt inuit, comme on doit dire aujourd'hui si on veut être politiquement correct, puisque c'est ainsi — Inuit, c'est-à-dire « personne », « peuple » — qu'ils s'appellent eux-mêmes, se sentant un peu offensés par ce nom d'« Eskimos » qui leur avait été donné par les Indiens Algonquins, qui a ensuite été repris par les premiers voyageurs européens et qui signifie « mangeurs de viande crue ». Koo-tuck-tuck est photographiée sur un fond sombre, elle porte un pantalon et une veste de fourrure ornés de dessins géométriques aux couleurs vives ; l'image en noir et blanc laisse seulement supposer ces couleurs, sans doute celles des fleurs pendant le bref été de la toundra. Sous ses vêtements épais, doux, volumineux, on devine un corps harmonieux et presque svelte, insolite chez les gens de son peuple, une grâce féminine au port élancé comme celui d'un bouleau. Mais c'est son visage qui est inoubliable. Un ovale parfait, clair sous les longs cheveux noirs et lisses, un regard d'une fière et indicible mélancolie, radicalement dénué de cette soumission complice et en même temps hostile si fréquente parmi les faux et même parmi les vrais pauvres et qu'on retrouve aussi dans les groupes qui pour des raisons sociales ou ethniques sont exclus.

Les autres Inuits photographiés par Geraldine Moodie prennent complaisamment la pose ; ils savent que leurs harpons et leurs kayaks font de l'effet dans ce vaste monde qu'ils connaissent peu mais dont ils ont instinctivement compris le jeu, ça les amuse et ils

essaient de gagner quelque chose en jouant leur rôle d'Inuits. Shenuck-shoo, moustachu comme ces morsés dont il est un grand chasseur et qui a l'air rusé et intelligent, se comporte comme chacun de nous, il joue son propre rôle — jeu salutaire qui préserve de regarder au plus profond les ténèbres insoutenables de la vie, la sienne et celle de tous. Si nous étions directement et véritablement nous-mêmes, sans scaphandre et sans scénario, nous serions probablement perdus, exilés venus d'on ne sait où qui demandent l'asile politique dans un hôpital psychiatrique.

Les yeux noirs de Koo-tuck-tuck, au-dessus de son nez parfait et de sa bouche douce et sévère, regardent bien en face cette obscurité, ce vide qui s'ouvrent devant elle et dont aucun parapet ne la protège. Dans ce regard il n'y a que la vie, nue, blessée et inexplicable. Koo-tuck-tuck, dit le texte sous la photo, est sourde-muette. Il est facile d'imaginer ce que pouvait signifier, surtout à cette époque, une infirmité et en particulier la surdité, dans ce monde où le bruit le plus infime peut être un message sans appel, crissement qui annonce que la glace se fend et qu'un abîme s'ouvre, qu'une bête est là et qu'il faut la fuir ou ne pas la laisser s'enfuir si on veut survivre. Les Inuits du Canada — qui maintenant ont une région à eux, Nunavut, avec un gouvernement autonome — parlent l'inuktitut ; si au Groenland existait une tradition culturelle plus structurée et ouverte à l'écriture, dans les terres où vivait Koo-tuck-tuck venait d'arriver le révérend Edmund Peck, qui apprenait à ceux de son peuple à transcrire leur langue, c'est-à-dire à lire et à écrire, mais on peut douter que Koo-tuck-tuck ait été en mesure de communiquer au moyen de l'écriture, comme on peut douter que les Inuits aient connu une véritable langue des signes.

Exclue de la culture orale qui constitue l'âme de son peuple, elle ne pouvait peut-être rien faire d'autre que regarder. Un regard absolu dans le vide des glaces, du silence qui l'environne — il y a une baie qui s'appelle, dans la langue des Inuits, « là où le cœur fait silence » — et dans l'indicible de son existence. Comment vit-elle, Koo-tuck-tuck, comment désire-t-elle, comment aime-t-elle, seule avec ce regard, peut-être abandonnée à son incommunicabilité ? Sous l'assourdissant vacarme de l'Histoire, il y a le silence des derniers et des oubliés, à qui on n'a jamais donné la parole, mais qui peut-être justement à cause de cela sont plus que les autres

humains faits à la ressemblance de Dieu, à qui le cantique de Moïse demande : « Qui est comme toi parmi les muets¹ ? » Et peut-être que Koo-tuck-tuck est l'une de ces pierres rejetées par les bâtisseurs et dont, nous disent encore les Écritures, le Seigneur a fait la pierre angulaire de Sa demeure. Sa beauté hors d'atteinte et fermée dit une solitude plus grande que celle de l'Arctique ; peut-être une solitude semblable à l'amour, s'il est vrai que, comme l'écrivait Charles-Louis Philippe, « L'amour, c'est tout ce qu'on n'a pas ».

19 novembre 2010

1. Dans une version hassidique (ba-ilemim). Le texte biblique dit « parmi les dieux » (ba-élim).

Sur les rails

Un soir de décembre. La neige et le mauvais temps ont paralysé les aéroports, les gares et les autoroutes, provoquant des retards énormes et énervants. Dans la gare centrale de Milan un Eurostar serait prêt à partir, mais il a été pris d'assaut, dans le plus grand désordre, par des voyageurs descendus d'autres convois bloqués, désorientés d'avoir raté leur correspondance et qui maintenant s'entassent, debout et serrés comme des anchois, dans ce train réservé à des voyageurs dûment munis d'un billet avec réservation, lesquels occupent déjà toutes les places assises. Les employés des chemins de fer exhortent les passagers abusifs à descendre, afin que le train — qui selon le règlement ne peut recevoir, ainsi surchargé, le signal de partir — puisse finalement se mettre en mouvement. Aucun des voyageurs non autorisés ne bouge ; chacun, dans une mutuelle et soupçonneuse solidarité générale, attend que ce soit quelqu'un d'autre qui se décide à descendre, tandis que les employés se font, vainement et nerveusement, de plus en plus pressants ; les voyageurs en règle, commodément assis, regardent de travers ceux qui s'entassent debout, certains d'entre eux protestent, le ton monte, ceux qui parmi les transgresseurs restent respectueux de la légalité invoquent, eu égard aux circonstances, une exception aux règles.

Parmi ceux qui sont montés en force, un infortuné, visiblement arrivé bon dernier, se retrouve plaqué contre la porte du train ; il est invité de plus en plus péremptoirement à descendre par un employé qui se tient à sa hauteur sur le quai, et maltraité par une épouse corpulente elle-même pressée contre lui qui lui enjoint de ne pas être une fois de plus l'idiot de service prêt à se laisser

marcher sur les pieds et à céder. L'employé à la casquette martiale — ses collègues se sont défilés — ne s'en prend qu'à lui, parce que c'est lui qu'il a sous les yeux. Le pauvre pèlerin, pris entre deux feux, ne sait à quoi se résoudre. Il se sent seul devant la Loi, prête à faire de lui un bouc émissaire, mais l'infraction au règlement des chemins de fer ne lui fait encourir que des ennuis de courte durée, alors que les vitupérations de sa femme sont une condamnation à perpétuité. Plus l'employé se fait impérieux, révélant une vocation de petit chef latente chez tout mâle, plus sa femme le presse et le tord comme un linge. Il ne réplique ni à l'un ni à l'autre ; il essaie de regarder ailleurs, vers un point vide.

Dans ce couloir de wagon se déroule un très ancien rite de revanche, celui de la vengeance de la femme contre des siècles d'abus de pouvoir masculin ; de violence explicite ou implicite, de domination, d'exclusion qu'elle lui fait payer par une tyrannie domestique quotidienne qui laisse au mâle la couronne officielle de chef de famille mais le dépouille de libertés, habitudes et désirs pour lui fondamentaux. Une guerre entre les rats et les grenouilles — *batrachomyomachie*, disait-on à l'époque d'Homère — dans laquelle tout le monde est perdant ; l'esclave qui rend esclave son maître, écrivait Simone de Beauvoir, n'en devient pas libre pour autant. Une guerre qui, laborieusement, va peut-être vers sa fin ; après tout, le progrès, ça existe. À un certain moment l'homme, acculé par la Loi, descend, suivi de son épouse folle de rage mais vite consolée par la satisfaction d'avoir raison, puisque, sitôt son mari, et lui seul, descendu, le train démarre, faisant fi des règlements et le laissant sous la marquise à la merci de sa mégère, tous deux de plus en plus petits pour celui qui, du train qui s'éloigne, les regarde sans plus entendre mais en devinant ce qu'ils se disent et en voyant s'estomper leurs visages, contrit pour l'un et furieux pour l'autre, comme dans un vieux film muet.

31 janvier 2011

Les heures sacrées

Cette fois il ne s'agit pas d'une photo, mais de la photocopie d'une page ou de quelques lignes de cette page. Dans son essai *La Noblesse de l'esprit. Un idéal oublié*, Rob Riemen rappelle que la femme et la fille de Thomas Mann, quand la radio, le 1^{er} septembre 1939, annonça que la Seconde Guerre mondiale venait d'éclater, hésitèrent à l'en informer, pour ne pas troubler les « heures sacrées » qu'il dédiait à la création littéraire. Il est difficile d'imaginer une offense à l'humanité aussi barbare et ridicule que ces discussions dictées par le respect pour savoir s'il faut ou non frapper à la porte du grand écrivain, interrompre ou non ses « heures sacrées », tandis qu'est en train de commencer l'une des plus épouvantables tragédies de l'Histoire. L'écrivain et avec lui sa femme et sa fille savent bien ce qui se joue ; Thomas Mann a déjà compris et dénoncé l'infamie du nazisme, il a pour ce motif quitté l'Allemagne, il est le représentant par excellence de la démocratie, de l'humanisme, de l'humanité menacée par la plus atroce violence. Même si en 1939 on ne peut pas encore concevoir ce que sera Auschwitz quelques années plus tard, la fureur raciste et homicide du Troisième Reich ne fait aucun doute, et tout particulièrement pour Thomas Mann.

C'est un grand écrivain, et nous lui devons beaucoup, mais à ce moment-là — par sa faute ? par celle des femmes de sa famille ? — il est ridicule et obtusément inhumain en restant à son bureau, tranquillement absorbé dans ses pensées et tout à son travail littéraire. Il est innocent, puisqu'il ne sait pas encore que la guerre a commencé, et qu'il est en train, légitimement, de se consacrer à l'écriture, ciselant une période, supprimant un adjectif superflu.

Mais le simple fait que son épouse et sa fille, deux femmes remarquablement cultivées et intelligentes, aient pu penser ne serait-ce qu'un instant qu'il valait mieux ne pas le déranger, que cela pourrait l'agacer, fait de cette anecdote une farce tragique, transforme le sacro-saint respect pour le travail d'un génie en une involontaire parodie, c'est un peu comme se demander si un roi, quand il fait ses besoins ou va se coucher, doit garder sa couronne sur la tête.

25 novembre 2011

Une rose de bienheureux

Dans la cathédrale Saint-Nicolas, à Saint-Pétersbourg — la province s'appelle encore Leningrad — tout de suite à droite en entrant il y a une peinture, un grand panneau comportant différents tableaux, tous évidemment à sujet religieux, caractérisés par la fixité enchantée des icônes, laquelle n'est pas arrêt du temps qui se fige mais éternité d'instants pleins de grâce et de sens qui transcendent le temps et son évanouissement.

Au centre, un tableau représente une théorie de saints, une longue file, qui s'éloigne et rapetisse, d'anonymes et obscurs voyageurs en chemin. Les premiers, qui regardent bien en face le visiteur, se ressemblent beaucoup, comme pour nous — du moins selon un dire populaire de plus en plus démenti — tous les Chinois se ressemblent plus ou moins ; ils sont évidemment vêtus de la même façon, ils portent la robe de bure et ont tous une auréole, car il s'agit de saints, d'hommes sur qui resplendit une grâce supérieure, la lumière de l'essentiel. Mais leurs visages marqués, si on les observe bien, sont différents ; chacun d'eux a une expression particulière, un regard plus doux ou plus décidé, une bouche plus impassible ou plus souriante. Ce sont des individus, ils se ressemblent beaucoup mais chacun est unique.

Derrière eux, la troupe des pèlerins devient, en perspective, de plus en plus uniforme, leurs silhouettes rapetissent et se font indistinctes. Sur leur tête rayonne et tremble toujours l'auréole dorée, d'un or de plus en plus pur et lumineux ; à la fin, tous ne sont quasiment plus que des auréoles, ils se fondent en un resplendissement unique au sein duquel chacun pourtant, presque imperceptiblement, garde sa forme et son individualité. On pense

aux bienheureux de la rose céleste dans le *Paradis* de Dante, peut-être aussi à la vacuité prêchée par le bouddhisme : une condition dans laquelle l'individu, dans son essence, et même dans sa pureté essentielle, existe encore mais libéré de l'ego, tant de ses déterminations inessentiellles et poursuivies idolâtrément que de son désir d'imposer sa volonté.

Être un individu, dans ce cortège, ne signifie plus douleur d'être séparé de l'univers et du flux de la vie, ni non plus désir panique et autodestructeur de se dissoudre dans l'océan indifférencié du Tout. Cela signifie être un frère parmi ses frères, sans lesquels on ne serait pas celui qu'on est ; une voix dans le chœur, reconnaissable entre toutes et nécessaire, mais qui n'existe que si elle se met à l'unisson avec ce chœur, qui par ailleurs a absolument besoin d'elle. *Ecce quam bonum et quam jucundum habitare fratres in unum*, dit l'Écriture, qu'il est bon, qu'il est doux pour des frères de vivre ensemble et d'être unis ; pour ceux qui ont la foi, unis en Dieu. Mais pour devenir l'un de ces hommes en chemin, il suffit peut-être de tomber amoureux, amoureux fou : cela nous aidera à nous trouver nous-mêmes en dehors de nous, dans une autre existence. Certaines chevelures, pas forcément blondes, n'ont rien à envier à ces auréoles.

14 avril 2012

La fiente du diable

Sous un chapiteau, vite et bien installé dans la cour d'un beau palais frioulan pour le cas où il se mettrait à pleuvoir en ce mois de juin capricieux, on discute de la crise économique, de la perversion du capitalisme qui l'a provoquée, des perspectives et des chances plus ou moins fortes qu'on a de parvenir à la juguler, de protagonistes plus ou moins importants de l'économie italienne, vaillants défenseurs de la légalité et de l'équité ou menteurs et profiteurs éhontés. Les orateurs — il y en a quatre à la tribune — s'en tiennent scrupuleusement aux faits ; ils essaient — surtout celui qui est à l'origine de cette rencontre — d'expliquer la différence entre une économie saine fondée essentiellement sur la production et une économie orientée vers de folles spéculations financières qui ne reposent sur rien d'autre que sur d'énormes quantités de zéros qui gonflent, gonflent et font une forte impression jusqu'au moment où ils se révèlent être ce qu'ils sont, des zéros. Un intervenant souligne même, à juste titre, que la soif de s'enrichir, quand elle n'est pas ancrée dans un contexte réel de travail et de rapports humains, devient une distorsion de la vie.

Les auditeurs — parmi lesquels il y a beaucoup plus de gens aisés que de victimes dépouillées de la sécurité du lendemain par la crise — n'éprouvent guère le besoin de comprendre, comme tentent de le faire les orateurs dans leurs analyses, si cette crise est née d'une évolution pathologique du capitalisme due à des erreurs, des fautes et des méfaits commis par des personnes isolées quoique nombreuses ou à des forces économiques, auquel cas il s'agirait d'une maladie coupable et évitable, ou bien si elle résulte d'une inexorable sénescence physiologique du système, comme la

décadence d'un empire. Le public semble en revanche désireux d'entendre dire du mal, dans le sens le plus large et le plus général possible, de l'argent, désireux aussi de se souvenir avec nostalgie du bon vieux temps où nous étions pauvres et donc — dans cette optique à la De Amicis aussi fausse que son *Cœur* — plus heureux. Beaucoup en arriveraient presque — et jusque dans les propos échangés après le débat, en buvant un excellent *spumante* et en dégustant un délicieux jambon — à voir dans l'argent, comme au Moyen Âge, la fiente du diable.

J'essaie en vain de faire comprendre à un vieux monsieur distingué, d'un statut social à l'évidence élevé, que le problème, aujourd'hui, pour l'Italie et d'autres pays (ou plus exactement pour l'immense majorité de leurs citoyens, à l'exclusion de quelques rares personnes privilégiées ou malhonnêtes), n'est pas d'avoir trop d'argent mais de ne pas en avoir assez. Au bon vieux temps — mais lequel ? celui de l'exténuant travail en usine pendant la révolution industrielle, des journaliers agricoles sans protection sociale, de l'ignoble exploitation des enfants ? —, presque tout le monde vivait beaucoup, beaucoup plus mal, comme vivent plus mal que nous, dans le vaste monde, des millions et des millions de gens qui sont encore soumis aux mêmes conditions que nos aïeux dans les siècles passés. Pour mon interlocuteur, comme pour nombre de ceux qui autour de nous tiennent en main une coupe, c'était le bon vieux temps.

Décriée à juste titre, la frénésie de consommer sans mesure ni vergogne éprouve le besoin de se remaquiller avec une touche de simplicité des temps anciens, d'authenticité paysanne, d'austérité de mœurs. Le capitalisme éhonté, triomphant, se voile — de temps en temps et pour quelques minutes — de pudeur et veut s'ennoblir en recourant aux cosmétiques d'un anticapitalisme médiévalisant et romantique, fustigé par Adam Smith comme par Marx. C'est une hypocrisie, commise en toute bonne foi et donc encore pire, car elle corrompt non seulement le cœur, mais aussi l'intelligence.

Cette nostalgie d'une pauvreté heureuse n'empêche pas de protester contre les impôts qui allègent les poches et donc, dans cette façon de voir les choses, devraient purifier l'existence. À celui qui, pendant ce cocktail, regrette le bon temps de la pénurie, je dis que je suis prêt à prendre sur moi une partie de la malédiction de

sa richesse et à lui communiquer mon IBAN pour d'éventuels transferts de ce fardeau. Mais pour mon infortune — c'est le cas de le dire — ma généreuse proposition tombe dans l'oreille d'un sourd.

16 juin 2012

Le bel été

Un jour d'été sur une île du Kvarner, une de ces journées absolues, dont la beauté marine vous comble de sa gloire mais éveille aussi en vous une douleur lancinante car, comme on l'a dit de l'amour, elle vous fait sentir tout ce qui vous manque. C'est un samedi, jour où se croisent les touristes qui partent et ceux qui arrivent pour les remplacer, en un *turn over* qui fait penser à celui des filles à l'époque des maisons closes. Ce qui tracasse les partants, c'est la crainte des longues files de voitures qui obligent à rester immobilisé pendant des heures à attendre le ferry, sous un soleil de plomb. Un arrêt inattendu des voitures devant vous, sur la route enchanteresse qui domine la mer mais, tortueuse, ne permet pas de doubler, vous met en transe car vous ne savez pas combien de temps ça va durer. Les gens sortent de leur voiture, boivent à la bouteille, se dirigent vers le premier virage pour voir ce qui s'est passé. Mais après le premier virage il y en a beaucoup d'autres qui empêchent de se donner une idée de la situation ; émanant de personnes qui sont allées plus loin que vous et qui reviennent puis repartent arrivent des bribes de nouvelles et d'hypothèses, déformées au fur et à mesure qu'elles sont répétées, comme dans le jeu du téléphone de notre enfance.

D'une voiture descend une dame, plus toute jeune, indéniablement belle dans ses formes élégantes et épanouies, qui suggèrent qu'elle aime la vie, même si la chaleur se montre un peu cruelle envers cette chair pleine d'attraits ; la sueur creuse momentanément des plis semblables à des rides et rend moins fermes les bras et les joues florissantes. Un homme, qui semble informé, est en train de remonter dans sa voiture. La dame se

dirige vers lui. « La file est longue, c'est un bouchon ? » lui demande-t-elle. « Non, répond-il, c'est un accident. Il y a un blessé allongé par terre ; dès que l'ambulance arrivera, on repartira. » « Ah, bon, ça va, alors », dit la dame, soulagée, et elle retourne vers sa voiture. Les autres se taisent, bien contents qu'elle se soit chargée seule de dire tout haut ce qu'ils, ce que nous pensons tout bas.

9 juillet 2012

Écriture, entrée interdite

Dans la prison du Coroneo, à Trieste, discussion avec des détenus. Sur la lecture et la littérature, tel est le programme, mais bien vite aussi sur d'autres sujets plus brûlants. J'introduis la rencontre en essayant de raconter comment naît un livre, d'évoquer les raisons qui poussent à écrire, le rapport entre l'auteur et le lecteur. À un certain moment un détenu, qui purge une lourde peine pour homicide, dit que lui aussi, comme d'autres détenus, il écrit, ajoutant cependant qu'entre eux et moi — et ceux qui comme moi ont pour patrie la littérature — il y a, en ce qui concerne l'écriture, une différence fondamentale. Vous, me dit-il, vous écrivez pour publier, pour communiquer, pour transmettre à d'autres ce que vous avez en vous ; tandis que pour moi et pour ceux qui sont comme moi dans cette prison, les raisons qui nous poussent à écrire sont à l'opposé. Nous écrivons — du moins c'est mon cas, dit-il, mais je sais que ça vaut aussi pour les autres — pour avoir au moins une chose qui soit à nous, rien qu'à nous, qui échappe au contrôle qui fait passer chaque parcelle de notre vie aux rayons X. Ici je n'ai rien qui soit à moi et seulement à moi ; mon existence est faite pour être déshabillée, perquisitionnée, mise en fiches. Ce que j'écris, en revanche, n'appartient qu'à moi ; je ne le montre à personne, pour rien au monde je ne le ferais lire à quelqu'un, c'est un monde à moi où les gardiens, la loi, les juges, mes camarades de prison, tous les autres ne peuvent pas entrer. C'est sur ce papier que je me sens libre, sans personne pour me surveiller, pour m'exproprier de moi-même.

Évidemment pour cet homme mettre son cœur à nu, pour reprendre le titre d'une œuvre de Baudelaire, signifierait subir une

violence supplémentaire. Je ne crois pas qu'il ait raison. Écrire, communiquer, donner une part de soi-même aux autres peut être un geste de générosité, une offrande, qui ouvre un dialogue. Et c'est surtout dans le dialogue, au moment où l'on sort de soi et où l'on rencontre l'autre, que l'existence prend son sens. Du reste dans d'autres prisons, par exemple à Bollate, à Bergame ou à Viterbe, d'autres détenus, qui écrivaient eux aussi, m'ont dit le contraire, ils m'ont fait part de leur désir de parler, par ce moyen, avec quelqu'un. Mais dans la farouche volonté de cet homme de s'enfermer en lui-même, dans sa cellule du Coroneo, il y a aussi une vérité, un besoin de préserver son jardin secret et une capacité de résistance dont tout le monde pourrait s'inspirer, même ceux qui ne sont pas derrière les barreaux.

Je le regarde, je l'écoute et je pense à l'indécent strip-tease moral qui se répand de plus en plus. Aux amants ou ex-amants impatients d'aller exhiber à la télévision leurs aigreurs, et qui abaissent le lien amoureux au niveau des querelles et des ragots de palier, aux mamans dont le cœur grand comme ça envahit l'écran, à tous ces gens qui sur Facebook racontent leur vie intime — pas plus intéressante que leur première culotte — à des personnes qu'ils ne connaissent pas et qui leur restent encore plus étrangères après cet échange ou qui diffusent sans la moindre pudeur ces éléments de vie privée volés à d'autres et qui auraient dû rester secrets. Le cœur aussi a ses latrines, a dit Flaubert ; mais on ne voit pas pourquoi on devrait espionner ces latrines par le trou de la serrure, en invitant des milliers d'autres à en faire autant, ou pourquoi on devrait ouvrir la porte de ses propres latrines pendant qu'on est en train de s'y soulager, en invitant les autres à regarder.

Mais je pense aussi à nous qui écrivons et qui non seulement publions, mais allons ici ou là mettre notre cœur peut-être pas à nu mais à coup sûr sous les projecteurs, en lisant à haute voix nos pages, en espérant des foules d'auditeurs, en racontant comment et pourquoi nous avons rempli de mots ces feuilles, quelles passions nobles, douloureuses ou transgressives il y a derrière ces pages imprimées. Naturellement nous espérons qu'on admirera cette part de nos ténèbres que nous mettons en montre, sans nous apercevoir que de cette façon, comme l'écrit Borges dans une page mémorable, nous nous vidons, nous nous laissons enlever tout ce

que nous avons, et que cet espace sombre risque de rester vide.

Nous n'imiterons pas ce détenu, gardien inflexible de son obscurité ; ce ne serait pas une bonne chose et, surtout, nous n'en serions pas capables. Nous ne savons pas renoncer à ouvrir notre cœur aux visiteurs qui font la queue en attendant l'heure de l'ouverture. Personnes dont la générosité est souvent plus profonde, intelligente et vraie que la nôtre. Mais mieux vaudrait peut-être, au lieu de le laisser tout nu, ce cœur, le couvrir, par décence, au moins d'une chemise, pas nécessairement à rayures.

1^{er} novembre 2012

À bas les pauvres

Une séance du conseil municipal de Trieste, il y a longtemps déjà. On discute de l'essence détaxée, privilège mis en place pour faire face à la concurrence du carburant moins cher de l'autre côté de la frontière toute proche et qui permet depuis des années aux Triestins d'acheter leur essence à des conditions plus avantageuses que dans les autres régions, évidemment aux frais du contribuable italien. Franco Panizon — grand pédiatre très novateur dans son approche et ses pratiques, totalement dénué de ce que l'Église, en le réprouvant, appelle le « respect humain » et conscient que dans chaque couloir ou chambre d'hôpital il y a le monde — siège sur les bancs de la gauche. Comme ses patients, c'est un homme qui a gardé toute l'incroyable créativité de l'enfance, la capacité de jouer, c'est-à-dire de faire la chose la plus libre et la plus importante du monde. Une fois il m'a montré un petit garçon qui allait mourir quelques jours plus tard et qui s'amusait avec un grand appareil assez complexe qui lui administrait sa perfusion, en glissant et en courant avec lui comme s'il avait été au volant d'une auto-tamponneuse dans une fête foraine.

Preuve que la gauche est parfois plus libérale et adepte du libre-échange que la droite (majoritaire à l'époque au conseil municipal), Franco Panizon se déclare opposé à ce privilège, ne voyant aucune bonne raison pour qu'un citoyen calabrais ou ligure doive payer une taxe pour qu'il puisse, lui, se propulser à moindre coût sur le Carso. Le maire remarque avec aigreur que le conseiller de gauche Panizon est peu sensible aux besoins des pauvres. Panizon se lève et crie : « À bas les pauvres ! » En effet quand on sent juste on voudrait qu'il n'y ait pas de pauvres, que personne ne soit pauvre.

Ainsi fut-il dit à Trieste en une fin d'après-midi, il y a bien longtemps déjà.

16 novembre 2012

Quand le bon conseil ne sort pas de la bonne bouche

Je crois que c'est Karl Kraus qui a dit qu'il n'y a rien de pire que les mots justes quand ils viennent de quelqu'un qui ne devrait pas les prononcer. Par exemple — mais ce sont des exemples trop faciles — le mot « patrie » dans la bouche d'un nationaliste ou le mot « Dieu » dans la bouche d'un bigot intolérant ; le mot « maman » prononcé par un orateur lors d'un *family day* ou le mot « diversité » dont on use et abuse dans les manifestations. Cette remarque de Kraus m'est venue à l'esprit il y a quelques jours dans le train, en voyant et en entendant malgré moi la discussion d'un couple assis en face de moi dans le compartiment. Il s'agissait sans doute de deux personnes qui n'en étaient pas à leur première expérience conjugale, de droit ou de fait, avec derrière elles d'autres familles et des enfants, pour certains au moins, d'autres lits.

L'homme semblait anxieux, il se faisait du souci pour quelqu'un qui à l'évidence était plus proche de lui que de son élégante compagne. Une fille, peut-être, qu'il avait nommée peu avant ; en tout cas une personne jeune et de sexe féminin, comme on pouvait l'induire de la nature des troubles dont, à ce que je comprenais, elle souffrait incontestablement et qui angoissaient cet homme, le désarçonnaient surtout car il hésitait sur la conduite à tenir face aux nombreuses manifestations de ce mal-être : les écouter, les prendre sur ses épaules ou bien les affronter avec fermeté, voire avec sévérité pour ne pas les aggraver en leur laissant trop de latitude. Il semblait perplexe, incapable de faire le départ entre l'appel à l'aide d'une souffrance profonde et la demande égocentrique harcelante qui parfois l'accompagne. Il y a la brutale

indifférence ou l'agacement des bien-portants envers les malades, et il y a aussi la conjuration des malades contre les bien-portants.

L'homme, inquiet, cherchait désespérément à comprendre quel comportement serait le mieux adapté et le plus utile à cette personne qui lui tenait tant à cœur et dont les difficultés le déstabilisaient lui-même. Il demandait lui aussi aide et conseil et la femme qui était à son côté — du moins par la place qu'elle occupait dans le train — le conseillait sans hésitation ni détours. D'après ce que je saisisais en entendant par une indiscretion involontaire ce qu'ils se disaient, ses verdicts étaient justes et intelligents. Elle lui conseillait, lui ordonnait même de se montrer sévère, expéditif et même agacé, ce qui à son avis contribuerait à dédramatiser la situation, à faire comprendre à l'intéressée que ses angoisses relevaient du fantasme, l'aidant ainsi à ne pas se prendre trop au sérieux et donc à moins souffrir. C'étaient des paroles justes en substance, appropriées à la réalité, des indications utiles. Seulement la bouche qui les prononçait — belle, mais dure et froide — leur donnait un ton qui en annulait ou en inversait l'effet et le sens, comme une salle qui a une mauvaise acoustique gâche la musique qu'on y joue. On n'y lisait aucune participation attristée quoique ferme au désarroi de son compagnon ni aux souffrances, peut-être pas assez contrôlées, mais réelles, de la personne qui lui était si chère. Le mouvement de ces lèvres ne traduisait pas une sévérité assumée à contrecœur parce que considérée comme nécessaire et utile ; non, il y avait dans leur légère crispation une ombre de malignité inconsciente, l'insatisfaction souvent liée à la méchanceté, ce plaisir que peut éprouver un enfant à voir pleurer son camarade à qui il vient d'infliger un petit outrage, innocent et cruel.

Peut-être que cet homme, qui à ce moment-là se montrait faible et irrésolu, était dans d'autres circonstances fort et décidé, une présence dominatrice, et qu'il ne déplaisait pas à Dalila de couper les cheveux de son Samson, de le voir enchaîné par sa propre faiblesse. La bouche de cette femme n'était même plus belle, comme peut l'être parfois une bouche cruelle, avide ou perverse, mais pas une bouche empreinte de malveillance. C'est ainsi que les paroles justes et intelligentes de cette femme, qui en elles-mêmes auraient pu aider l'homme à mieux affronter l'angoisse qui

l'envahissait, devenaient inutiles et nuisibles, parce que pour être véritablement justes et secourables elles auraient dû partager cette angoisse, sans la seconder mais en la prenant sur elles, en se l'appropriant. Mais pour ce faire les mots auraient dû sortir, tels quels, d'une autre bouche. Mieux vaut le contraire, un mauvais discours dans une bonne bouche, pensais-je, en les voyant se lever, ensemble et étrangers, pour descendre du train, alors que je n'étais pas encore arrivé à destination.

23 janvier 2013

Lion de mer

Trieste, riviera de Barcola. Sur les rochers qui bordent la route, l'avenue de Miramare qui mène à la ville et aux petits établissements de bain populaires, qu'on appelle les *Topolini*¹, il y a quelques personnes qui plongent ou sont étendues au soleil pâlichon d'une journée venteuse, mais le bord de mer est presque désert. Un vieux monsieur corpulent en maillot de bain somnole, son journal à la main ; un peu plus loin une très jeune fille sort de l'eau. Arrivent une bande de jeunes, interchangeables dans leur grossièreté vaguement menaçante, et ils se mettent à importuner la jeune fille. Jusqu'à un certain moment la chose reste dans les limites d'une vulgarité déplaisante et stupide, puis le jeu se fait plus lourd, des mains se tendent, la jeune fille a un peu peur et l'observateur fortuit commence à craindre d'être obligé d'intervenir et à se demander s'il saura le faire, comment il va s'y prendre.

Par bonheur pour lui, et surtout pour la jeune fille, le monsieur corpulent se lève, révélant ainsi qu'il est de surcroît un peu bedonnant, et invite le groupe à arrêter. Les jeunes s'avancent, grossiers et agressifs, font mine de vouloir le bousculer et lui conseillent vulgairement de ne pas chercher d'ennuis. Le monsieur, rapide comme l'éclair, se met dos au mur, soulève d'une seule main le pied de marbre d'un parasol, le dépose à terre sans fatigue apparente et fait signe aux jeunes d'approcher. « Venez, venez, leur dit-il, le premier je l'écrabouille contre le mur, mais après, tous autant que vous êtes, ayez pas peur, je vous mets en bouillie. Alors, c'est qui, le premier ? » La troupe marmonne des obscénités menaçantes et peu à peu s'éloigne, pas trop vite, pour sauver la face, en jouant les fanfarons qui laissent tomber par pure bonté

d'âme. Entre-temps la jeune fille s'est éclipsée. Le plus content de tous, c'est l'observateur qui se trouvait là par hasard, soulagé de ne pas avoir été mis à l'épreuve.

Le monsieur âgé s'étend et reprend sa lecture ; à un certain moment il se lève et se dirige vers la mer. Mais à cet instant précis arrive sa femme, qui devait être allée faire des courses et ignore tout du match qui a fait pschitt. « Mais voyons, Alberto, crie-t-elle d'une voix impérieuse, tu vas quand même pas te baigner dans une eau froide comme ça, il fait même pas soleil, ah on peut dire que t'es inconscient, toi ! » L'homme lève la tête, ouvre la bouche pour répliquer, puis change d'avis et revient sur ses pas, tournant mélancoliquement le dos à la mer. « Je te l'avais dit, pourtant, de pas quitter ton canotier ! Et puis laisse tomber cette cigarette, de toute façon faut qu'on rentre, c'est déjà tard ; sois un peu raisonnable, bon sang, t'es pire qu'un gamin. »

L'homme se rhabille, regarde la mer, puis sa femme. Son regard, que j'intercepte un instant en passant près de lui pour descendre dans l'eau, est voilé et me rappelle celui d'un lion qui, dans la ménagerie d'un cirque que j'avais visitée, gardait les yeux fixés sur les gens venus le voir dans sa cage, avec la conscience résignée de ne pas pouvoir les dévorer et probablement aussi avec la triste conviction qu'il valait mieux qu'il en soit ainsi. Le monsieur et sa femme se dirigent vers leur voiture. Plus loin, la bande de tout à l'heure est en train de jouer dans la mer, en se donnant de grandes claques et des bourrades dans le dos et en luttant pour se mettre réciproquement la tête sous l'eau. Le monsieur les regarde, peut-être avec envie.

1^{er} juillet 2013

1. Nommés ainsi à cause de la forme de leurs terrasses, qui rappelle les oreilles de Mickey.

La pierre de Jens

C'est une fois de plus le bleu qui domine, avec l'or et le blanc, sur le plafond et les murs de la petite église de Dypvåg, dans le sud de la Norvège, qui remonte au XII^e siècle. Le bleu, couleur des lointains et de la nostalgie, sied à la Norvège. L'église paroissiale de Dypvåg — « l'une des plus anciennes et des plus belles de toute la Norvège », dit le dépliant, un havre sûr pour l'âme et le corps des pêcheurs et des marins — a, en dépit des réfections et des restructurations, la grâce robuste et dépouillée des églises de bois répandues dans tout le pays, maison de Dieu mais plus encore de familles et d'hommes dont la *pietas* inclut non seulement les prières, mais aussi et surtout le travail des mains habiles à façonner le bois, à construire la maison et la barque en accord avec la direction du vent et les mouvements des courants. Il y a des tableaux de peintres de renom, une chaire et un baldaquin majestueux dans leur simplicité.

Devant la vieille église il y a, comme de juste, le cimetière qui lui appartient non pas pour des raisons de confession religieuse mais parce qu'elle contient le monde et les vies des gens du lieu. Ce n'est pas par hasard que dans beaucoup de langues germaniques *cimetière* se dit « cour de l'église ». Nos cimetières, en Italie, sont des villes, des nécropoles et des métropoles de marbre, de majestueux triomphes de la mort et de son ordre ; ils font penser à la spéculation immobilière plus qu'à la vie éternelle. Dans les pays scandinaves, comme dans d'autres, les tombes, presque toujours de petite dimension et peu voyantes, sont dispersées parmi les arbres, certaines presque dissimulées dans l'herbe, sous-bois de noms et de dates. Pas une seule de ces prétentieuses chapelles de famille avec

coupoles et colonnes, qui seraient aussi ridicules ici qu'un roi portant couronne dans son lit. Un lieu de promenade, de proximité familière, où même le mot « mort » a quelque chose de trop pompeux. Les dalles et les croix de pierre portent des noms de pêcheurs, de paysans, de commerçants, de marins, de constructeurs de bateaux à voiles qui ont créé la prospérité de Risør, la ville voisine, laquelle a ensuite connu une crise avec l'essor de la navigation à vapeur mais s'est vite relevée. Les belles demeures bien entretenues mais toujours sobres des armateurs de jadis et d'aujourd'hui sont un condensé de cet extraordinaire pays rural et maritime qui a donné l'une des littératures les plus déconcertantes parmi celles inspirées par la désagrégation moderne ; un pays très pauvre il y a un siècle et aujourd'hui le plus riche du monde, sans un centime de dette publique.

Sur les tombes, des noms et des dates de naissance et de mort résumant, avec le sens de l'essentiel et le goût de la discrétion, l'existence de leurs locataires. Près d'une grande fleur il y a une petite dalle, ou plutôt une simple pierre vaguement ronde d'environ vingt centimètres de diamètre. On y lit un nom, Jens Keilon, et une seule date : 26.7.1993, à l'évidence celle de la naissance mais aussi de la mort. Cet être humain n'a vécu qu'un seul jour. Qu'est-ce qui a pu lui arriver, durant cette journée ? Son existence est plus intéressante, ne serait-ce que parce qu'elle est plus secrète et plus inconnue, que celle des autres paroissiens qui l'entourent. Je me demande si ce temps qu'il a vécu a été tout entier rempli par le mal ou l'avènement du mal qui a interrompu son chemin ou bien s'il y a eu aussi du bonheur, la reconnaissance inarticulée mais non moins intense pour autant de cette mère par ailleurs déjà bien connue de lui et rencontrée d'une autre façon et avec un autre visage. Son existence est une totalité, non moins que celle de chacun de ceux qui reposent près de lui ; une petite, toute petite existence inscrite dans le flux du monde, infime mais absolue et irremplaçable. Par rapport à l'énorme labyrinthe des choses qui font le monde, l'Histoire, l'Univers et même l'existence de ceux qui meurent à quarante ou à quatre-vingts ans, celle-ci est ridiculement peu importante, une goutte dans l'océan, et pourtant elle est unique, à nulle autre pareille.

Je pense à Jens, à ce jour où la courbe de sa vie a croisé celle du

monde. Le 26 juillet 1993, le *Corriere della Sera* relate les obsèques de Raul Gardini, qui s'est suicidé de peur d'être arrêté à cause de malversations présumées, et la nouvelle qu'un Boeing sud-coréen s'est écrasé à Séoul en faisant soixante-trois morts, tandis qu'un article d'Alfio Sciacca nous apprend, en commentant le fait, qu'un juge avait chargé la mafia d'exécuter un professeur de faculté coupable d'avoir recalé son neveu. Des milices chiites lancent des roquettes au Liban, deux jeunes meurent dans un accident à Milan, de vives protestations s'élèvent aux États-Unis contre la condamnation à mort d'un chien coupable d'avoir mordu une petite fille. Toute vie, même la plus inconnue, même celle qui est refusée, est liée, dans le monde, à toutes les autres. La vie est un choral, en particulier dans son dernier moment, qui la résume.

Le journal, en ce 26 juillet 1993, ne mentionne pas Jens, mais pas non plus le président Clinton. De Jens on aurait pu dire qu'il avait pleuré, poussé un cri en sortant du ventre et en se retrouvant dehors ; qu'il avait tété, même si ce qui venait du sein de sa mère n'était pas encore vraiment du lait, et probablement qu'il s'était plaint et à raison, bien plus qu'il ne pouvait s'en rendre compte. Peut-être qu'à un moment, tenu dans les bras et la bouche sur le mamelon, il a lui aussi été heureux. Mais même si on avait écrit sa biographie, elle aurait été incomplète, elle n'aurait relaté que la dernière phase, alors que Jens n'a pas vécu seulement un jour mais neuf mois plus un jour et que pendant ces neuf mois il a nagé, il a entendu des voix qui peut-être pour lui étaient le bonheur, il a donné de vigoureux coups de pied. Il a vécu même s'il n'a pas eu la possibilité de se rendre compte qu'il vivait, d'en être rationnellement conscient. Mais en cela il n'a peut-être pas été si différent de beaucoup de ses contemporains et compagnons de voyage sur les incompréhensibles chemins du monde, qui ce jour-là pouvaient lire leur nom et peut-être même voir leur échographie, pardon, leur photographie, dans le journal.

30 juillet 2013

Scènes muettes d'un mariage

À la table d'une auberge sur le Carso triestin, des amis venus prendre le frais observent avec ironie un couple à une autre table, vraisemblablement mari et femme. Assis l'un en face de l'autre, chacun devant son verre, ils n'échangent pas un mot, chacun s'affairant avec son iPhone ou autre engin du même genre ; de temps en temps ils parlent, non pas entre eux mais avec des interlocuteurs invisibles ; le reste du temps ils sont silencieux, absorbés en eux-mêmes et tout à leur appareil. Il y a quelques années, ils auraient probablement interposé entre eux un journal, rideau de papier et presque de fer aujourd'hui remplacé par de nouveaux murs isolants plus sophistiqués.

À l'autre table, on se croit obligé d'échanger des sourires moqueurs, on a toujours plaisir à jouer les censeurs de l'époque et de la décadence des rapports humains authentiques. Les célibataires en âge de se marier, en particulier, sont ravis de toucher du doigt l'ennui du mariage, l'éloignement qui s'insinue dans un couple établi. De plus en plus se répand la satisfaction de critiquer ce qu'il y a de banal et de stéréotypé chez autrui — ce sont toujours les autres qui sont banals —, de se sentir libre de tout conformisme et de toute routine, de se vivre comme un être authentique prompt à voir partout des gens qui ne le sont pas et à les plaindre, à les critiquer, à vouloir les corriger, les libérer de la répétition mécanique qu'est leur existence, à leur apprendre comment on doit vivre. Dans toute personne qui fustige la banalité quotidienne il y a un maître d'école, souvent même à l'ancienne, avec la férule à la main.

À quelle table sont assis les clients les plus vivants ? De temps en

temps les deux probables époux, quoique fugacement, se regardent — instant de tranquille et mystérieuse tendresse. Elle, une fois, lui effleure le bras. Pourquoi, pour être plus vraie, devrait-elle éteindre son joujou digital, qui n'enlève rien à cette caresse ? Et pourquoi être ensemble sans se parler serait-il forcément un signe d'aridité et d'éloignement ? Certes, l'extranéité peut être ressentie douloureusement et voler aux gens — surtout s'il s'agit de gens qui s'aiment ou se sont aimés et qui s'aperçoivent avec tristesse qu'ils s'aiment mais d'une manière réciproquement incompatible — ce dialogue qui seul nous permet d'exister.

Mais l'engrenage féroce, inhumain, de la réalité nous prive trop souvent d'un autre bien : la solitude, le besoin que nous avons d'être seuls, de vivre au moins de temps en temps dans ce far west de notre cœur où parfois nous ne sommes véritablement nous-mêmes que si nous sommes seuls, comme le cow-boy des vieux westerns. Aimer, cela veut dire aussi comprendre et protéger cette solitude dont l'autre a besoin ; concevoir qu'il ou elle puisse vouloir prendre un repas ailleurs qu'à la maison non seulement à cause d'un banal déjeuner de travail auquel il est difficile de se dérober et qui ne porte aucunement atteinte au mariage, mais peut-être par simple besoin, ce jour-là, d'être seul avec ses pensées pour les laisser tout à loisir vagabonder et peut-être s'égarer. Rilke, dans son *Chant d'amour*, ne demandait-il pas : « Comment contenir mon âme afin qu'elle / ne touche pas à la tienne ? »

Les deux époux présumés, assis à cette table, n'ont aucunement le devoir de devenir loquaces, pas plus que d'autres n'ont le droit de savoir s'ils sont heureux ou malheureux, s'ils s'aiment et de quelle manière, s'ils se sont infligé mutuellement des torts et si oui lesquels. La vérité humaine, c'est aussi le respect de cette opacité qui est pour chacun un droit inaliénable, même s'il est sans cesse violé. Pourquoi cette manie d'aller fouiller dans la vie des autres en essayant de la passer aux rayons X, avec la prétention de connaître la vérité alors que souvent on la pollue à force de tourner autour comme des mouches, et avec la conviction de le faire par amour de ces autres qui préféreraient peut-être que nous nous tenions tranquilles et un peu à distance ? Comme dit Don Quichotte, que chacun reste avec son péché.

Tout va bien

À Schio, un samedi soir. La Manchester italienne, comme on l'appelait encore il y a peu, quand l'industrie textile faisait de cette petite ville un fleuron de la Vénétie terrienne, vigoureuse et authentique, une illustration de l'accord qui peut exister entre sensualité et dévotion, énergie au travail et *dolce vita* cynique. À présent la crise l'a en partie vidée de sa prospérité et de sa joie de vivre — les tissus, c'est en Chine qu'on les fabrique. Je dîne, seul, dans une pizzeria. Il n'y a qu'un autre client. Il mange en regardant fixement devant lui. S'il n'était pas là, la salle ne serait qu'un espace physique provisoirement vide, qui ne fait ni de bien ni de mal à personne. La présence de cet homme comme absent, inaccessible, dont le regard perdu est tourné vers le mur, le remplit au contraire d'une solitude infinie et inconsolée. Parfois on n'est jamais aussi seul que quand on est deux. Petite représentation sacrée de l'exil hors de l'éden.

Je sors fumer mon cigare. La soirée est humide, quelques gouttes inoffensives flottent dans l'air. Je m'assois sur le trottoir, pour fumer. Un petit groupe de jeunes, garçons et filles, passe devant moi, il y a parmi eux quelques Africains. Quand ils arrivent à ma hauteur, l'un d'eux me demande, avec un accent presque déjà vénitien, en se penchant vers moi : « Tout va bien ? » À l'évidence d'une part mon âge et de l'autre mon costume et mon imperméable, qui sans être particulièrement élégants sont incontestablement ceux d'un bourgeois respectable, rendent suspecte ma posture. Je les rassure, même si l'expression « Tout va bien », prise à la lettre, peut sembler discutable et difficile à soutenir. Nous bavardons un peu, l'un d'eux me dit qu'il est originaire du Sénégal, une jeune fille

qui est née et a toujours vécu à Thiene, non loin d'ici, est serveuse dans un bar. Il me vient à l'esprit que je n'ai jamais demandé « Tout va bien ? » à quelqu'un d'accroupi au sol. Les jeunes s'éloignent en riant. C'était vraiment une belle soirée, me dis-je avec gratitude en me relevant et en me dirigeant vers l'hôtel, et la leur, c'est justice, sera sans doute encore plus belle. Tout va bien.

12 juin 2014

Au guichet

Au Service des cimetières de la commune de Trieste. La file des personnes concernées — à des titres divers mais avec pour point commun de ne pas être encore des usagers — par la dernière demeure, vraisemblablement celle de personnes plus ou moins chères, parties pour un monde meilleur et à qui il faut trouver un hébergement approprié à moins qu'il ne s'agisse, après un certain nombre d'années comme le stipule la loi, d'un transfert (urne, *loculus*, fosse commune), cette file, donc, n'est pas longue. Ville où il y a peu de naissances et donc peu de morts.

La proximité physique avec le monsieur qui me précède et qui est déjà arrivé au guichet fait que j'entends, indiscret malgré moi, les propos qu'il échange avec l'employé. Il y a quelque chose qui bloque — un détail, un vice de forme, un papier qui manque — concernant la disparition récente du père de ce monsieur, pas encore retourné à la terre, du moins au sens propre. Je comprends que la tombe qui l'attend — et ce sont les raisons pour lesquelles cette attente se prolonge qui font l'objet de la discussion — est un caveau de famille. L'échange entre l'administré et l'employé à son service est animé : l'orphelin, qui a du reste atteint un âge où il est assez courant de l'être, émet des protestations, l'autre réplique en faisant référence à des registres, des cachets, des signatures. À un certain moment l'employé, légèrement impatienté mais sans jamais se départir du respect poli et indifférent dû à la mort d'autrui, demande une nouvelle fois qui est ou qui sont les propriétaires dudit caveau. « Le propriétaire, c'est mon père », répond l'autre. L'employé lève la tête, l'avance légèrement à travers le guichet, rapprochant son visage de celui de son interlocuteur. « Je suis

désolé, dit-il froidement, votre père n'est plus propriétaire de rien. »
Une définition de la mort qui en vaut une autre. À l'école, le catéchiste parlait, lui, de « séparation de l'âme et du corps ».

10 juillet 2014

Flèche blanche

À bord de la Flèche blanche, le train à grande vitesse Milan-Trieste, un après-midi. Quelque part derrière moi, un chien aboie de temps en temps. Ce n'est pas très gênant, et d'ailleurs les voyageurs ne protestent pas ; ils se regardent, certains d'un air un peu agacé, d'autres avec une ironie débonnaire.

Arrive le contrôleur, qui invite la propriétaire du chien à faire taire l'animal et aussi à changer de voiture, étant donné qu'elle a un billet de seconde classe ; la femme a un visage parcheminé, qui garde toujours la même expression absente et indifférente. Elle est visiblement un peu perturbée, probablement aussi sous l'effet de l'alcool. Elle semble ne pas comprendre ce qu'on lui dit, regimbe et refuse de s'en aller. Le contrôleur hausse le ton, la pousse, elle lui demande en bredouillant de lui montrer sa carte, il se met à hurler, elle l'insulte en termes violents et vulgaires, il est pris d'un véritable accès de rage et l'insulte avec des mots encore plus violents et vulgaires ; elle regarde dans le vide et répète ses injures, il se déchaîne et hors de lui, le visage empourpré, hurle qu'il lui brisera les os même si ça doit l'envoyer en prison. Les voyageurs se regardent, nous nous regardons, interdits, en nous demandant vaguement s'il faut intervenir et qui s'en chargera, englués que nous sommes dans cette lâcheté universelle qui nous induit à passer, un peu gênés mais sans nous arrêter, à côté de situations bien plus graves encore. Le chien, plus digne que les deux adversaires, ne s'en mêle pas.

Seule une dame, la plus proche de cette scène avilissante, essaie de s'interposer en poussant délicatement la femme vers la porte du wagon tandis que continuent les marmonnements malsonnants de

l'une et les hurlements menaçants de l'autre. La femme finit par sortir, nous apprendrons plus tard qu'on l'a fait descendre à Desenzano. Le contrôleur repasse dans la voiture et prononce quelques mots d'excuse. Peut-être est-il exaspéré par qui sait combien d'autres incidents désagréables et pénibles qui se produisent chaque jour et peuvent le rendre fou de rage. Contrôler le respect de la loi est plus fatigant que la violer. Quant à cette femme, qui sait quels malheurs, quelles exclusions, quelles violences peut-être ont marqué son visage éteint et flétri qui la fait ressembler à une Peau-Rouge impassible bien plus vieille qu'elle ne l'est en réalité. Que de tristesses gravées par le cruel burin de la vie sur nos visages.

11 décembre 2014

Graffiti

Berlin. Le taxi qui me conduit de l'aéroport à l'hôtel s'arrête quelques minutes, à cause d'un bouchon inattendu, dans Invalidenstrasse, à la hauteur du numéro 86. Sur le mur de l'immeuble, quelqu'un a écrit en gros caractères, à la bombe, NE LISEZ JAMAIS ! Une invitation péremptoire, passionnée — en français, qui sait pourquoi — à ne pas lire, à ne jamais lire.

Je ne crois pas que l'auteur anonyme soit un épigone attardé de ces joyeux étudiants qui en 1968 déchiraient publiquement les livres en tant qu'expression de la culture bourgeoise (fausse et répressive). Peut-être que ce cri aussi se veut un appel à la liberté, mais il est plus douloureux. Liberté par rapport à la lecture, et donc auparavant à l'écriture, accusées de rigidifier et d'immobiliser la vie, de fausser la vérité de l'instant, la parole qui n'appartient qu'à ce moment. Ce n'est pas par hasard que les plus grands maîtres de l'humanité — le Christ, Socrate, Bouddha — n'ont pas écrit, n'ont pas voulu écrire ; peut-être parce que la vérité qu'ils annonçaient était trop liée à la personne qui la formulait, à l'authenticité concrète du moment et de l'état d'esprit dans lesquels elle était prononcée pour être reproductible. Imagine-t-on Jésus ou Bouddha écrivant un livre, corrigeant les épreuves et les renvoyant à l'éditeur ?

Ceux qui ont écrit et fait lire leurs paroles, ce sont d'autres personnes, leurs fidèles qui n'ont pas seulement écouté, mais aussi répété et transmis ces paroles, en les détachant de l'immédiateté dans laquelle elles avaient résonné sous les arbres de l'Inde ou sur les chemins de Galilée. Certes, lire l'histoire d'une vie, ce n'est pas la même chose que la vivre ou en être témoin, qu'entendre des mots

qui touchent le cœur au moment même où ils sortent d'une bouche. Mais si nous sommes nourris de ces mots, c'est grâce à ceux qui les ont immobilisés et transcrits. Finalement cet iconoclaste francophone a écrit lui aussi et les passants le lisent.

3 avril 2015

La publicité, grand sermon de carême

À notre époque de sécularisation, la publicité remplace parfois les sombres prédicateurs des siècles que l'on dit obscurs, qui fustigeaient la chair et se plaisaient à rappeler que sous la poitrine la plus glorieuse il y a le squelette voué à se réduire en poussière. La publicité elle aussi pourvoit, comme il se doit, à gâcher, avec ses avertissements, non seulement ces plaisirs, mais d'autres encore. Le téléspectateur qui regarde une série policière, un feuilleton sentimental ou un reportage est interrompu, en général au moment précis où il s'efforce de découvrir qui est l'assassin, par d'autres histoires qui font irruption sur l'écran. De brèves séquences peuplées de très jolies femmes qui transpirent, sentent mauvais, sont gênées par des écoulements organiques dans leurs parties les plus délicates, ont des cheveux sales et gras et une bouche attirante pour la vue mais repoussante pour l'odorat à cause de la mauvaise haleine.

Drames qui fort heureusement trouvent bien vite un happy end, car sur l'écran apparaissent aussitôt des rédempteurs éphémères mais renouvelables à loisir, lotions potions huiles onguents sparadraps sprays crèmes ; ces corps reflleurissent, redeviennent séduisants et attirants, et aussitôt après le téléspectateur se remet à suivre son polar.

Drames qui se terminent bien, mais pas pour longtemps. Alors que la foi, prêchée dans le désert, proclame « glorieuse » cette chair resplendissante et lui promet une résurrection définitive, le spectateur devant son poste de télévision est vite à nouveau interrompu et ces corps — pas seulement féminins mais aussi

parfois, quoique ce soit plus rare, masculins, parité oblige — sont de nouveau couverts de sueur, tout humides, honteusement trempés, malodorants. Il faut reconnaître que la publicité à la télévision, si elle est casse-pieds et gâche l'honnête délassement de celui qui voudrait regarder tranquillement une émission, est aussi un grand sermon de carême, l'héritière de l'universalité des mystères médiévaux dans lesquels toute beauté, toute richesse, toute puissance finissent en cendre. Sans ces firmes qui fabriquent des déodorants, des dépilatoires, des garnitures absorbantes et des shampooings, qui donc se souviendrait encore qu'il est destiné à devenir poussière ?

22 août 2015

La riviera des célébrités

Ici je sais qui je suis, disait Julius Kugy, grand alpiniste, écrivain vigoureux et de plus organiste de Gorizia, quand il se trouvait dans ses Alpes juliennes. Certains lieux parfois font presque partie de nous-mêmes, ils sont une modalité de notre rapport au monde. Des lieux, cela veut dire des paysages, naturels ou construits par l'homme, ou mieux encore les deux à la fois, c'est le lac et la petite maison sur sa rive indissociables dans un poème de Brecht. Des lieux, cela veut dire surtout des gens, plus ou moins familiers ou presque inconnus mais malgré tout témoins, même si ce n'est que partiellement, de notre existence.

L'un de ces lieux, pour moi, est la *scogliera* de Barcola, autrement dit la route qui longe la mer à l'entrée de Trieste et d'où l'on plonge librement, dans des eaux tout de suite profondes. Un lieu qui pour moi s'identifie avec l'été, la véritable saison de la vie : quelque chose qui me plaisait beaucoup, quand je lisais les romans de Fenimore Cooper, c'était que ses Mohicans comptent leurs années en les appelant « étés » plutôt que « printemps ». Même une modeste route au bord d'une mer ouverte peut devenir un théâtre du monde, comme il y a quelques années, quand un homme est mort dans l'eau d'un infarctus et que, ramené sur le rivage et dans l'attente d'une ambulance, il est resté longtemps, mort et couvert d'un drap, au milieu des autres baigneurs étendus à côté de lui à prendre le soleil ou assis à jouer aux cartes.

Ce lieu aussi est surtout constitué de personnes, plus ou moins les mêmes, qui viennent chaque jour, occupent la même place devenue presque un droit acquis et peu à peu s'intègrent, même si ce n'est que superficiellement, dans la mosaïque d'une vie en

commun, pas tout à fait mais presque comme dans une classe à l'école. Il n'est donc pas surprenant que de temps en temps l'un de ces habitués, quand il est allongé au soleil ou quand il sort de l'eau, soit reconnu et que, même s'il n'est pas Hemingway, on lui demande de dédicacer un livre. Mais l'autre jour les choses se sont déroulées d'une façon différente et plus gratifiante. « *Xe Suo 'sto can*, il est à vous ce chien ? » m'a demandé une dame en montrant Jackson, mon griffon bruxellois, compagnon essentiel de ma vie et lui aussi amoureux de la mer bien que, les années passant, cet amour soit devenu plus paisible. À ma réponse affirmative, la dame a répliqué : « Alors, vous devez être Claudio Magris. » Maintenant moi aussi, grâce à Jackson, je sais qui je suis.

2 octobre 2015

Péché d'amertume

Messe de Pâques à Aurisina, en slovène Nabrežina, petit bourg très vivant du Carso, dans la province de Trieste. Le curé, dans son sermon, parle de résurrection, celle de Jésus et celle, intérieure, offerte à chacun, la renaissance spirituelle qui devrait régénérer la personne et lui donner la joie, comme le prescrit Jésus : « Que votre joie soit parfaite. » « Mais si je regarde autour de moi, si je vous regarde, continue le curé en se penchant un peu hors de la chaire, je ne vois pas des visages de résurrection, mais plutôt de calvaire, mornes et renfrognés. »

Ce curé a raison de s'en prendre à la tête que nous faisons, à nos mines plus dépitées et déifiantes qu'ouvertes et joyeuses. Il sait bien qu'il y a de multiples raisons, personnelles et collectives, qui jettent une ombre sur un visage et le marquent de cicatrices spirituelles : douleurs, angoisses, maladies, solitudes, difficultés de tout ordre. Ce n'est certes pas aux souffrances de ses ouailles que s'en prend le curé, car il sait que la foi est appelée à adoucir et à combattre les blessures du corps et du cœur, et que peut-être parfois elle naît de ces blessures mêmes. Mais cette opaque acidité de nos visages n'exprime pas seulement la douleur ou le mal-être. C'est aussi l'âcre ressentiment de ceux qui se rongent à cause de ce qu'ils n'ont pas plutôt que de se réjouir de ce qu'ils ont ; de ceux qui ne se sentent pas appréciés à leur juste valeur ; du directeur adjoint pas encore promu directeur et plus amèrement insatisfait, malgré son salaire déjà très élevé, que l'employé qui travaille sous ses ordres ; de l'écrivain qui l'a mauvaise parce qu'il a reçu un prix mais pas un autre plus important ; du partenaire qui se sent incompris et ne se demande pas, comme ne se le demande presque aucun d'entre

nous, si ce n'est pas lui ou elle qui ne comprend pas l'autre. Le ressentiment, de grands philosophes l'ont dit, est parfois une clé de l'histoire, individuelle et collective.

Ce curé, inconsciemment mais non à tort, est en train de réhabiliter la physiognomonie, souvent vitupérée à juste titre pour certaines de ses implications racistes. Il y a une bouche aigre — *da mal de panza*, de mal au ventre, comme on dit à Trieste — qui ne traduit pas toujours l'expérience vécue d'une vraie douleur, mais plutôt une orgueilleuse répugnance à se sentir compris et content, à la différence de ce personnage évoqué par Isaac Bashevis Singer dans ses Mémoires d'enfance, un pauvre diable sur le visage duquel « il y avait toujours une expression de contentement ». Maxime le Confesseur, théologien et martyr chrétien du VII^e siècle, disait qu'un air triste et sombre cache parfois une rancœur consciente ou inconsciente. Les grandes religions connaissent bien l'abîme de la douleur, la sueur de sang de la désespérance, mais elles ne s'y complaisent pas, elles aiment au contraire l'allégresse ; en témoignent la sérénité bouddhiste, la joie franciscaine, ou le Voyant de Lublin, un saint juif oriental, qui aimait bien un pécheur impénitent parce que ce dernier, même s'il retombait souvent, avait gardé intacte sa gaieté.

La messe est dite, allez en paix. C'est seulement quand tu peux rire à nouveau — selon une inscription que j'ai lue voilà plus de trente ans sur la porte de la cathédrale de Linz — que tu as vraiment pardonné.

14 avril 2016

Intraduisible

Instantané d'une promenade dans le Carso il y a quelques semaines. Un apologue lapidaire pour les traducteurs, une épiphanie de la grandeur et de l'impossibilité de leur tâche. Dans une doline deux petits enfants, sous l'œil attentif de leur grand-père, jouent en inventant sans cesse des aventures imprévisibles. Le garçon — il s'appelle Isaac — a un peu plus de deux ans, me dit fièrement son grand-père ; il a la peau brune et les cheveux frisés de parents d'une couleur différente, des yeux brillants, tendres et malicieux, qui pétillent d'intelligence et de joie de vivre. Il grimpe sur un arbre, tombe, se relève en riant, se fabrique un bâton ou un fusil avec une branche, essaie de siffler dans un roseau, poursuit un oiseau qui se déplace un peu dès que, soudain, il s'approche. La petite fille s'appelle Vera, blanche marguerite lumineuse et réservée aux yeux bleus très doux ; elle a un an, et regarde fascinée, étonnée et parfois intimidée, le monde que son cousin à la superbe peau sombre conquiert en affrontant le danger et en criant « À l'abordage ».

De temps en temps elle trébuche dans l'herbe épaisse et humide, et lui, fier-à-bras généreux, court aussitôt l'aider à se relever ; s'il reçoit de son grand-père un biscuit, il lui en donne un morceau avant de continuer à faire le tour de ses possessions. Il est évident que le monde lui appartient et qu'il l'ouvre magnaniment aux autres sans perdre ce sentiment qu'il a de posséder la vie. Le bonheur n'est peut-être rien d'autre que cette royauté. Quand le grand-père, voyant que le ciel s'éclaircit après la pluie qui vient de cesser, dit comme pour lui-même, à mi-voix — il faut être tout près pour l'entendre — : « *Viene primavera*, le printemps arrive », le petit

garçon, qui était de train de sourire, s'arrête, se retourne et lui dit, avec douceur mais fermeté : « *No, prima Isacco*, non, d'abord Isaac. »

Mot d'enfant inconsciemment génial, et intraduisible. Traduire, disait un vieux manuel triestin, est impossible mais nécessaire.

8 mai 2016

Selfie

La voiture ne peut pas quitter le garage, bloquée par une autre, garée abusivement — pour très peu de temps, promet le clignotement des feux de détresse — juste devant l'entrée dudit garage. Le conducteur qui voudrait partir donne des coups d'avertisseur de plus en plus bruyants, mais sans aucun succès. Dans l'autre voiture, il n'y a personne au volant. Il klaxonne de plus en plus rageusement, puis finit par sortir de sa voiture et par s'approcher de celle qui lui barre le passage. Il a l'air mauvais, furieux. Il a sans doute de bonnes raisons d'être irrité, peut-être est-ce la peur de rater son avion qui imprime tant d'aigreur sur son visage.

Dans la voiture coupablement immobile il n'y a qu'une petite fille qui doit avoir sept ou huit ans. Elle est recroquevillée à l'arrière, avec une expression inquiète, presque effrayée ; elle murmure que sa maman n'est descendue que pour un petit moment et qu'elle va revenir tout de suite. La colère monte chez l'automobiliste bloqué qui, de plus en plus impatient, demande où elle est allée, maman, dans quel magasin ; la fillette ne le sait pas, et lui, il appuie sur le klaxon de la voiture qui le gêne, la petite a presque les larmes aux yeux et lui il klaxonne klaxonne et dit qu'il va appeler un agent. Elle est comme un faon terrorisé ; lui, se penchant vers la vitre de la voiture, menace à nouveau d'appeler un agent et aperçoit soudain le reflet de son visage sur la vitre. Je me dis que je ne me suis jamais vu aussi laid et déplaisant et, voyant arriver, suante et haletante, la conductrice elle-même enlaidie par la stupidité de la situation, je m'éloigne en toute hâte de sa voiture et pour éviter la rencontre disparaîs quelques instants dans

l'obscurité du garage.

1^{er} juillet 2016

La mort fut instantanée

ALDO PALAZZESCHI

*Domaine italien dirigé par
Jean-Baptiste Para*

Titre original :
ISTANTANEE

© Claudio Magris, 2016. Tous droits réservés.
© Éditions Gallimard, 2018, pour la traduction française.

Couverture : Maquette : Michel Duchêne

Éditions Gallimard
5 rue Gaston-Gallimard
75328 Paris
<http://www.gallimard.fr>

DU MÊME AUTEUR

Aux Éditions Gallimard

DANUBE

LE MYTHE ET L'EMPIRE dans la littérature autrichienne moderne

UNE AUTRE MER

MICROCOSMES

UTOPIE ET DÉSENCHANTEMENT

L'EXPOSITION

À L'AVEUGLE

VOUS COMPRENDREZ DONC

ALPHABETS

CLASSÉ SANS SUITE

Chez d'autres éditeurs

ENQUÊTE SUR UN SABRE, *Éditions Desjonquères*

TRIESTE, une identité de frontière (en collaboration avec Angelo Ara), *Le Seuil*

STADELMANN, *Scandéditions-Temps actuels*

LES VOIX, *Descartes & Cie*

DÉPLACEMENTS, *La Quinzaine littéraire. Louis Vuitton* (Voyager avec...)

L'ANNEAU DE CLARISSE, grand style et nihilisme dans la littérature moderne,

L'Esprit des péninsules

TROIS ORIENTS, *Éditions Rivages*

LOIN D'OÙ ?, *Le Seuil*

SECRETS, *Éditions Rivages*

O CONDE, *La Baconnière*



CLAUDIO MAGRIS

Claudio Magris a rassemblé dans *Instantanés* un bouquet de textes brefs qui lui ont été inspirés par une chose vue, un événement de la vie quotidienne ou un fait d'actualité relevé dans la presse. La plupart de ces microrécits se déroulent en Italie, plus particulièrement à Trieste et dans ses environs, mais il en est qui nous transportent sous d'autres latitudes, de la Scandinavie à l'Inde, de Moscou à New York et au Grand Nord canadien. Certains « instantanés » ont trait aux relations intimes entre les êtres, d'autres concernent un épisode de l'histoire du ^{xx}e siècle, d'autres encore touchent à des questions de société et aux modes de vie de nos contemporains. Chez Claudio Magris, la description d'une scène saisie sur le vif offre toujours une résonance éthique et philosophique. Ce sont d'une certaine manière des « leçons de vie » que prodigue ce livre, mais sans que l'auteur se mette dans la situation d'exercer un pesant magistère. Au contraire, un mélange unique s'opère dans ces brèves vignettes entre le sérieux du propos et les nuances de l'humour. La gravité et la légèreté font ici si bon ménage que l'on est conquis par ce petit livre captivant et savoureux.

Claudio Magris, né à Trieste en 1939, est essayiste et romancier. Ses ouvrages sont traduits dans le monde entier. Il est notamment l'auteur de Danube, Le Mythe et l'Empire, Une autre mer, Utopie et désenchantement, Microcosmes, À l'aveugle et Classé sans suite.

I N S T A N T A N É S

Cette édition électronique du livre
Instantanés de Claudio Magris
a été réalisée le 20 septembre 2018 par les Éditions
Gallimard.

Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage
(ISBN : 9782070179305 - Numéro d'édition : 299349).

Code Sodis : N81762 - ISBN : 9782072669491.

Numéro d'édition : 299455.

Ce document numérique a été réalisé par Nord Compo